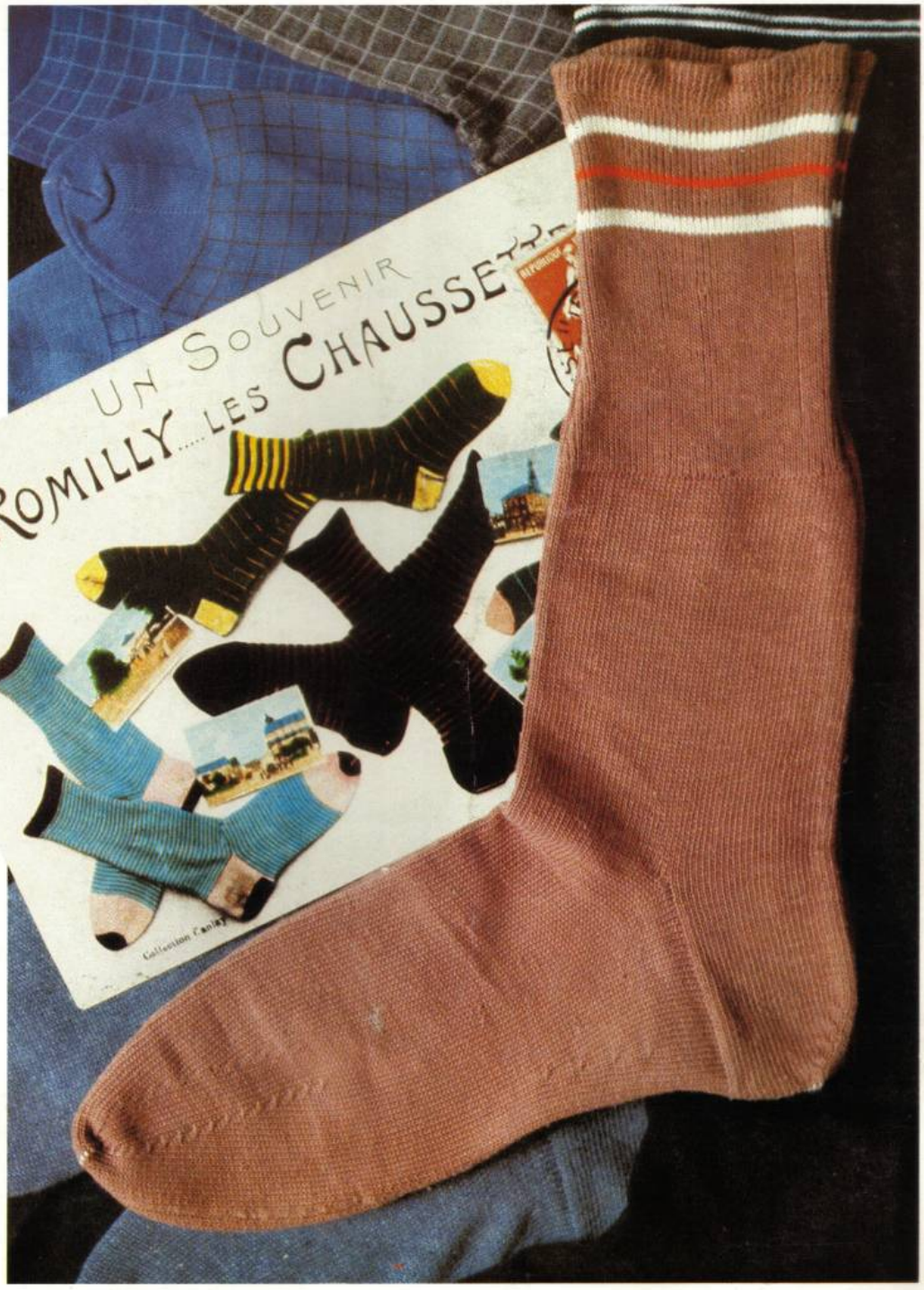
N° 92 - AVRIL 1985
Nouvelle Série

safac

Folklore de Champagne



BONNETERIES DE ROMILLY
EN CARTES POSTALES

REVUE DES ARTS ET TRADITIONS POPULAIRES DE LA RÉGION CHAMPAGNE ARDENNE ÉDITÉE PAR LA SOCIÉTÉ DES AMATEURS DE FOLKLORE ET ARTS CHAMPENOIS S.A.F.A.C.

BIMESTRIELLE 20 FF

AVRIL 1985

92

NOUVELLE SÉRIE

EDITORIAL

La mode est à la réédition des cartes postales anciennes.

De nombreux ouvrages ont traité de la bonneterie auboise.

On a beaucoup écrit sur Romilly et son histoire.

Et, avec ça, nous autres, gens de la safac, nous osons prétendre offrir un sujet novateur à nos fidèles lecteurs !

Bein... Pt'ête bein qu'oui quand même...

Car nous n'avons pas souhaité faire œuvre d'érudit ou d'historien. Simplement, en quelques pages, nous avons voulu résumer l'évolution d'un petit village devenu grande cité.

Cette évolution démographique, Romilly la doit d'abord à la bonneterie car, s'il n'y avait pas eu, à la fin du XIXe, un potentiel ouvrier latent, jamais les ateliers "S.N.C.F." ne s'y seraient implantés.

Enfin, si vous suivez, non pas le guide, mais les cartes postales, vous irez de la ville à l'atelier et du travail à la fête.

C'est çà, la vie.

Gilbert ROY.

Photo de couverture : La célèbre chaussette cachou qui fit la renommée de Romilly les Chaussettes (Ph. G. Roy).

Couverture IV : Les dessous de grand-mère : bas de dentelle de coton et chaussons à sabots en laine... (Ph. G. Roy).

Ce label signale les vignerons, commerçants, artisans, industriels, qui apportent un soutien financier à la Safac. Pensez à eux pour vos achats.

SOMMAIRE

Editorial 1
Bel en cheit 2
Abonnement 4
Romilly les Chaussettes 5
Romilly Bourg Boom 6
La bonneterie 7
Bas et chaussettes 9
Romilly sur Seine 11
Les Bécuyes 28
La Romillonne 29
Hubert, bonn'tier circulaire ... 30
Jasées 31
Lou cô 32
Lijou 33
Les Aiguayès de Phalcoq 34
Carnavals 36

FOLKLORE DE CHAMPAGNE

Revue trimestrielle des Arts et Traditions populaires de la région Champagne Ardenne éditée par la Société des Amateurs de Folklore et Arts champenois. Siège social **safac** Les Grandes Chapelles 10170 Méry-sur-seine, tél. 16 / 25.37.51.09. C.C.P. 221 R Châlons-sur-Marne

Directeur de la publication Gilbert Roy, secrétaire Michèle Andrieux, trésorier Gérard Berthier.

Conseil d'Administration : Président d'honneur Jean Daunay, président Jean-Claude Pierson, vice-président Jacques Labarre, directeur régional Gilbert Roy, secrétaire Michèle Andrieux, secrétaire adjoint Michel Baron, trésorier Gérard Berthier, trésorière adjointe Nadine Dezaunay.

La **safac** est subventionnée par le Conseil Général de l'Aube.

Les articles publiés n'engagent que leurs auteurs. Tous droits de reproduction interdits sauf autorisation de l'Editeur.
Impression offset Imprimerie Némont S.A. 10200 Bar-sur-Aube. Commission paritaire n° 53035. Maquette et mise en page Gilbert Roy.

Ce numéro a été tiré à 3000 exemplaires.

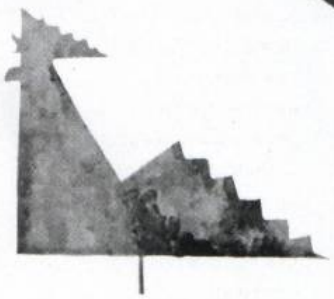
BEL EN CHEIT

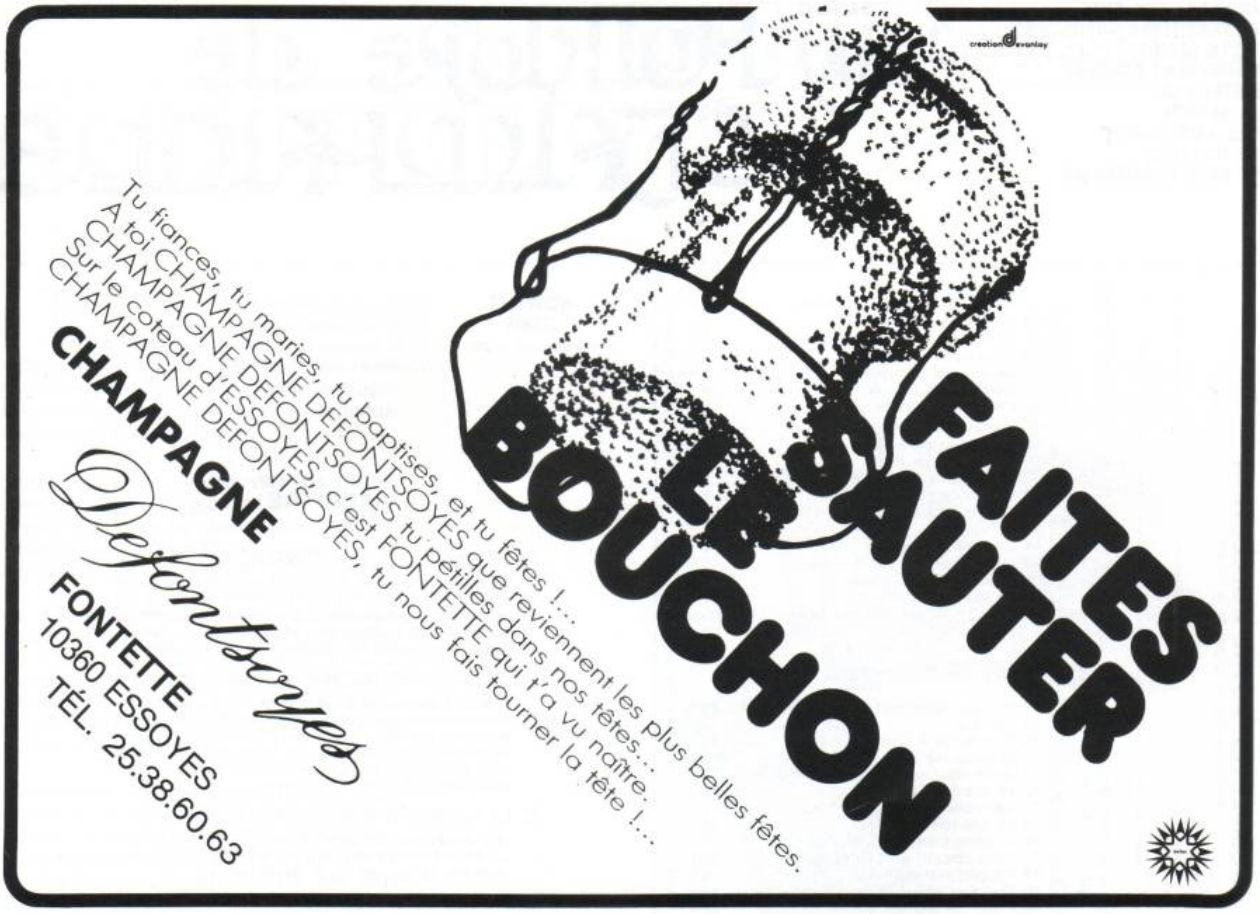
Nous avons plaisir à compter, au sein de nos abonnés, de nombreux enseignants, instituteurs, professeurs et universitaires. Tous ne sont pas originaires de Champagne mais tous portent un intérêt certain aux cultures régionales.

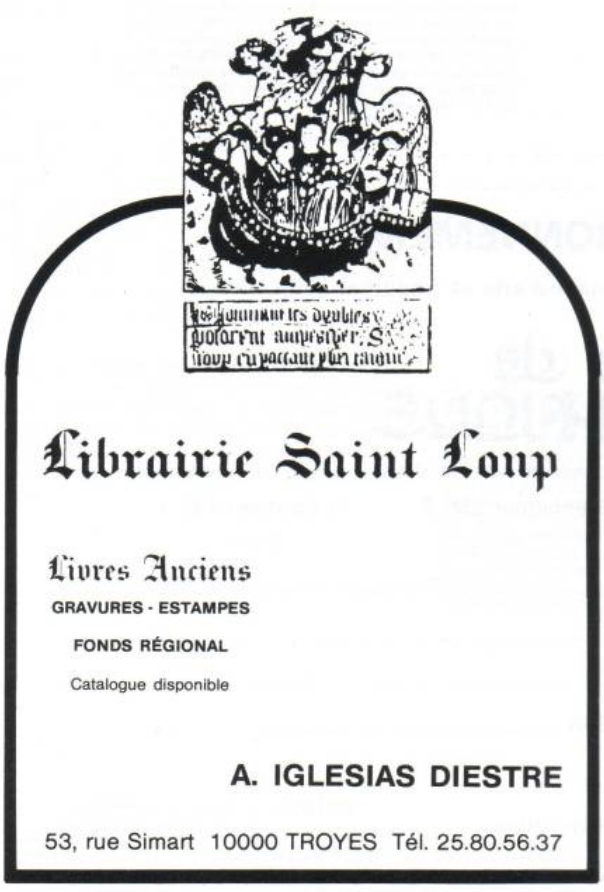
Mme Madeleine Jaffeux est professeur de dessin dans la région de Clermont-Ferrand. Elle a pensé à faire créer des coqs girouettes par ses élèves de 3e qui se sont pris au jeu. Certes la recherche fut gratuite et ne répond pas nécessairement aux contraintes technologiques mais les résultats sont, esthétiquement, forts intéressants.

Parmi les nombreuses reproductions que Mme Jaffeux nous a adressées, nous avons sélectionné — arbitrairement — les modèles que nous vous présentons.

Félicitations aux élèves et au professeur.




FAITES SAUTER LE BOUCHON
Tu fiances, tu maries, tu baptises, et tu fêtes !...
A toi CHAMPAGNE DEFONTSOYES que reviennent les plus belles fêtes.
CHAMPAGNE DEFONTSOYES tu pétilles dans nos têtes...
Sur le coteau d'ESSOYES, c'est FONTETTE qui t'a vu naître.
CHAMPAGNE DEFONTSOYES, tu nous fais tourner la tête !...
CHAMPAGNE
Defontsoyes
FONTETTE
10360 ESSOYES
TÉL. 25.38.60.63


Librairie Saint Loup
Livres Anciens
GRAVURES - ESTAMPES
FONDS RÉGIONAL
Catalogue disponible
A. IGLESIAS DIESTRE
53, rue Simart 10000 TROYES Tél. 25.80.56.37

SHOP-PHOTO
20, rue Claude-Huez
10000 TROYES
Tél. 25.73.14.10
Telex 840 764 F
SP

LA REVUE DES ARTS
ET TRADITIONS POPULAIRES
DE LA REGION
CHAMPAGNE-ARDENNE
EDITEE PAR
LA SOCIETE
DES AMATEURS
DE FOLKLORE
ET ARTS CHAMPENOIS

safac

Folklore de Champagne

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION

Ancienne série au format 16 × 24 cm

NOM _____ Prénom _____

ADRESSE _____

Veuillez trouver ci-joint la somme de _____ que je règle à l'ordre de la **SAFAC**

par ☐ chèque ☐ mandat ☐ CCP

Joignez-y votre règlement

Détachez ce bulletin

Cochez les numéros désirés

- ☐ 2 Revue du Folklore de l'Aube — 2 F
- ☐ 29 Val Perdu (Aube) — 3 F
- ☐ 31 Costumes de Saint-Dizier Wassy — 3 F
- ☐ 43 Saint-Hubert et la rage — 4 F
- ☐ 44 Au feu, les pompiers — 4 F
- ☐ 45 Centenaires aubois — 4 F
- ☐ 46 La Vigne en foule — 6 F
- ☐ 48 Pressoirs anciens — 4 F
- ☐ 55 Taques et styles (II) — 6 F
- ☐ 56 Le cordier en tilleul — 6 F
- ☐ 57 Vieux bal à Celles (danses) — 6 F
- ☐ 58 Les empiriques (médecine) — 6 F
- ☐ 59 Les roulées de Pâques — 6 F
- ☐ 60 Le tonnelier — 6 F
- ☐ 61 Le carillonneur — 6 F
- ☐ 64 Les archers de Bar-sur-Aube — 6 F
- ☐ 65 La foudre dans l'Aube — 7 F
- ☐ 66 Le feu du ciel — 7 F

(Port en sus 2 F par exemplaire jusqu'au n° 66 inclus)

- ☐ 67 Révolte vignerons barséquanais 1911 — 10 F
- ☐ 68 La faux — 10 F
- ☐ 69 Une ferme à Channes (Aube) — 10 F
- ☐ 70 Maisons de Saint-André (Aube) — 10 F
- ☐ 71 Deux instituteurs en 1900 (Marne) — 12 F
- ☐ 72 Le maréchal-forgeron — 12 F
- ☐ 73 Le cochon — 12 F
- ☐ 74 Le charron et la roue — 12 F
- ☐ 76 Montmort en 1900 (Marne) — 20 F
- ☐ 77 Saint-Vincent en Champagne — 20 F
- ☐ 78 Révolte marnaise 1911 (II) — 15 F
- ☐ 79 Brelleurs et mariniers (Marne - Aube) — 15 F
- ☐ 80 Parler de Rumilly (Aube) — 15 F
- ☐ 81 Répertoire et Index — 12 F
- ☐ 82 Fêtes en Champagne — 15 F
- ☐ 83 Labours à Channes (Aube) — 12 F
- ☐ 84 La craie à Chepy (Marne) — 12 F
- ☐ 85 Femmes en chemise — 20 F
- ☐ 86 Habitat rural en Champagne méridionale — 22 F
- ☐ 88 Nos charrues (Aube) — 15 F
- ☐ 89 Lavoirs — 15 F

(Franco de port à partir du n° 67)

NOUVELLE SÉRIE
Format 210 × 297

- ☐ 90 Le coq de clocher — 20 F
- ☐ 91 La Musette, hautbois pastoral — 20 F
- ☐ 92 Bonneteries de Romilly en cartes postales — 20 F

(Franco de port et d'emballage)

A PARAITRE

☐ LE GRAIN, SOURCE D'ÉNERGIE

En collaboration avec l'O.R.C.C.A. et le Musée agricole « LA BERTAUGE » de L'Epine (Marne), les outils, les machines, les traitements anciens et modernes et l'utilisation agro-alimentaire et industrielle du blé, de l'orge, de l'avoine, de l'escourgeon et du seigle...

☐ LE LANGAGE TROYEN AU XVIIIe

Première partie d'un P.A.E. réalisé par le Lycée d'Etat Professionnel des Lombards à Troyes (Aube), cette étude, en prenant appui sur le « Vocabulaire Troyen » de Grosley (1761) démontre la façon de s'exprimer de nos ancêtres et permet de mesurer l'impact de ce parler sur notre langage présent...

☐ LA VANNERIE A BUSSIERE LES BELMONT

Une étude très complète réalisée par Gilles Fourtier, un de nos fidèles abonnés, sur la vie et le travail des vanniers de ce coin de la Haute-Marne...

☐ NOCES ET BANQUETS DE 1850 A 1950

La vie des traiteurs-aubergistes de 1850 à 1950. Un siècle de noces villageoises auboises et marnaises vu du côté des fourneaux, avec les recettes les plus caractéristiques et les menus « pantagrueliques » du moment. Un travail de recherches réalisé par Annie Lefrançois du groupe de recherche des « Jasées » de Châlons-sur-Marne, dans les archives de l'auberge St Eloi de Mailly-le-Camp...

92/85

BULLETIN D'ABONNEMENT

abonnez-vous à la plus belle revue régionale d'arts et traditions populaires !

safac

Folklore de Champagne

Veuillez enregistrer mon abonnement pour **6** numéros de la revue FOLKLORE DE CHAMPAGNE à partir de la prochaine parution

☐ **Normal 93 F** ☐ **Soutien 120 F** ☐ **Bienfaiteur 250 F** ☐ **Etranger 135 F**

☐ ci-joint mon règlement à l'ordre de **safac** par ☐ chèque ☐ mandat ☐ CCP

NOM _____ PRÉNOM _____ Profession (Facultatif) _____

ADRESSE _____

_____ VILLE _____

CODE POSTAL _____ BUREAU DISTRIBUTEUR _____

Date et signature _____ 198

DÉTACHEZ CE BULLETIN
JOIGNEZ-Y VOTRE RÈGLEMENT

POSTEZ AUJOURD'HUI MÊME

safac LES GRANDES CHAPELLES
10170 MÉRY SUR SEINE

ROMILLY LES CHAUSSETTES

ROMILLY LES CHAUSSETTES, c'est l'expression qui vient naturellement à l'esprit de ceux qui connaissent notre vie industrielle locale et régionale.

Romilly-sur-Seine, petite ville de l'Aube, s'est construite en plus de cent ans une solide renommée de « savoir faire » dans un secteur économique touché de plein fouet par la récession et la crise : la bonneterie.

La MAISON DES JEUNES ET DE LA CULTURE partenaire actif d'un projet local de conservation du patrimoine, a voulu témoigner de cette époque industrieuse et prospère pour la bonneterie en rassemblant des supports documentaires priviligiés : les cartes postales.

Ce n'est que le début d'un travail plus large entrepris au sein du Conseil Culturel Communal et de sa branche « Patrimoine » pour organiser des collectes d'objets, de photographies, documentations en tous genres et témoignages qui aboutiront sans doute à créer à Romilly un véritable écomusée.

Résolument, la M.J.C. MAISON POUR TOUS de Romilly a voulu participer à cet effort de mise en valeur du patrimoine, de reconnaissance d'une culture ouvrière et de pratiques culturelles liées à un mode de vie particulier.

Il y a en effet à porter devant tous la notion de Culture/Travail pour faire reconnaître la richesse des modes de vie, d'innovation et de comportements créateurs liés à un type de société industrielle comme étant une culture à part entière.

La bonneterie est plus qu'une activité économique : c'est une manière de vivre, un rythme particulier et des comportements typés... Cette culture là n'est pas le privilège de la cité savante et d'une élite, elle comprend la vie sociale, les fêtes et le travail...

Selon son type de fabrication la bonneterie se divise en deux grandes catégories : la confection et le chaussant. La bonneterie de confection « sort » des articles, vêtements et sous-vêtements alors que la bonneterie du chaussant ne s'attache essentiellement qu'aux bas, collants et chaussettes. Romilly sur Seine a fait sa renommée avec ce type d'articles et plus précisemment avec le modèle **chaussettes Cachous.** Cela lui a valu son sobriquet "Romilly les Chaussettes". Quant à la chaussette elle était dite cachou car elle était tricotée avec un fil teint de cette couleur. Après 1945, on continua de fabriquer ce modèle mais en utilisant des filés de teintes diverses, gris, beige, marron, etc... Les acheteurs n'en continuèrent pas moins à réclamer des chaussettes cachous grises ou brunes. C'était aussi absurde que de vouloir des bas noirs qui soient rouges mais, l'habitude est, dit-on, une seconde nature !...

Enfin, pas toujours, car nous avons perdu l'habitude d'aller en sabots de bois. Du coup les bonneteries de Romilly ont cessé de tricoter les chaussons en grosse laine grège que nos grands-parents portaient avec délice dans leurs gros sabots. Il est vrai que cela devait être plus confortable que la poignée de foin ou de paille dont se contentaient les militaires en corvées...

Luc BABIN
Directeur de la M.J.C. MAISON POUR TOUS de ROMILLY-SUR-SEINE

ROMILLY, BOURG BOOM

Plus efficace qu'un long discours, ce diagramme démontre l'évolution démographique de la ville de Romilly, du XVIIIe siècle à nos jours.

En comparaison nous avons indiqué la courbe démographique de la Sous-Préfecture de Nogent-sur-Seine.

Nous avons également situé les faits historiques nationaux marquants. Cela ne veut pas signifier que chacun d'eux a eu une influence locale mais cette mise en concordance permet de mieux suivre la chronologie.

Nogent-sur-Seine, port fluvial, est une ville commerçante et riche. On sait que plus une population a un niveau de vie élevé, plus elle tend à restreindre sa natalité. D'autre part les villes commerçantes s'efforcent de réduire l'immigration. Ainsi Nogent a refusé au XIXe l'implantation des Ateliers de la Compagnie des Chemins de Fer de l'Est par crainte de la « racaille ouvrière ». Ces deux paramètres sont censés conserver la richesse personnelle de chaque individu de la cité, mais ils mettent aussi la ville dans une situation d'équilibre précaire car les aléas de l'économie et de la politique influent considérablement sur cet équilibre. Il suffit de suivre les chutes du diagramme pour juger de l'impact du Traité d'Utrecht, de la Révolution française ou des Guerres d'Empire.

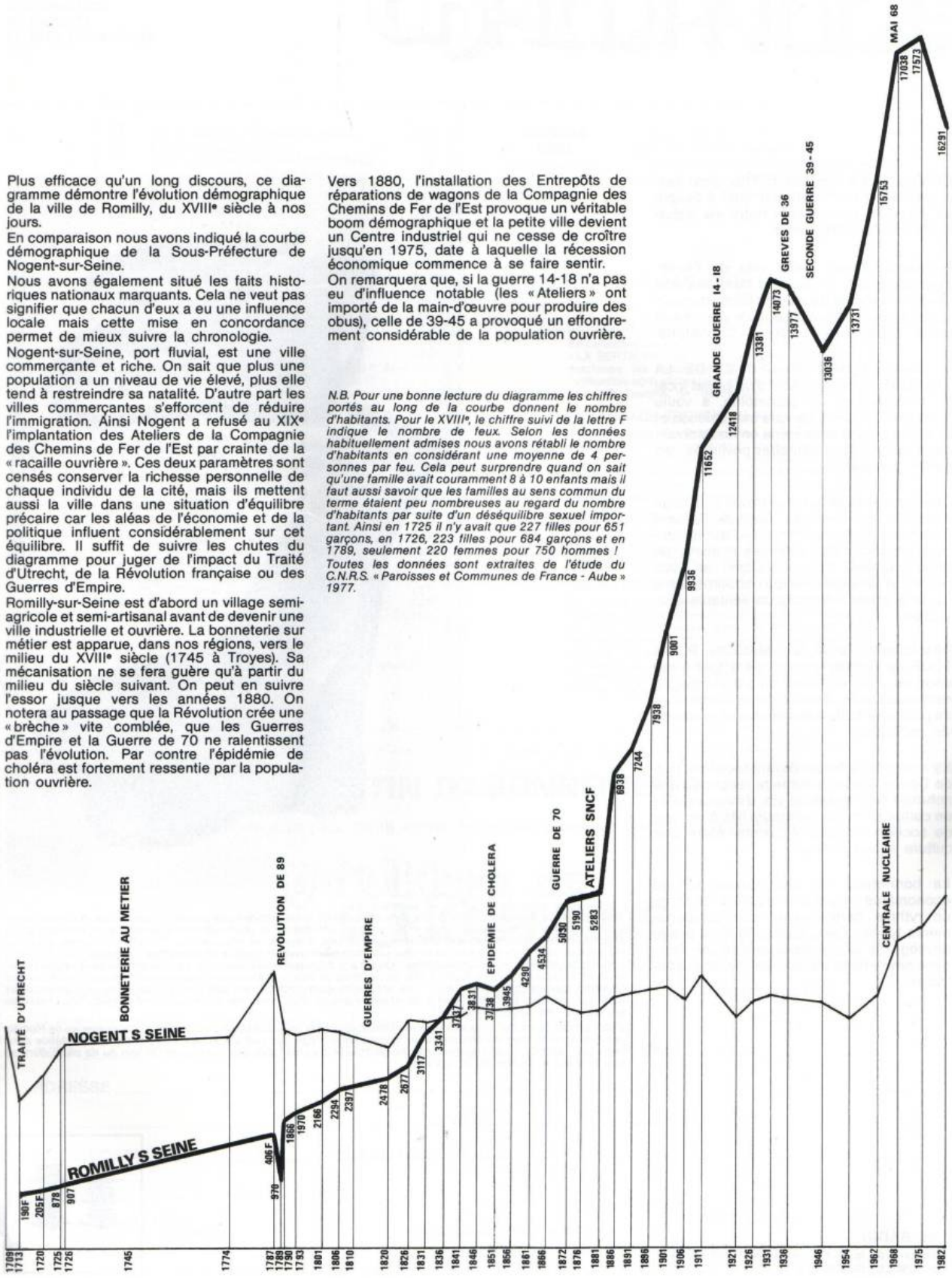
Romilly-sur-Seine est d'abord un village semi-agricole et semi-artisanal avant de devenir une ville industrielle et ouvrière. La bonneterie sur métier est apparue, dans nos régions, vers le milieu du XVIIIe siècle (1745 à Troyes). Sa mécanisation ne se fera guère qu'à partir du milieu du siècle suivant. On peut en suivre l'essor jusque vers les années 1880. On notera au passage que la Révolution crée une « brèche » vite comblée, que les Guerres d'Empire et la Guerre de 70 ne ralentissent pas l'évolution. Par contre l'épidémie de choléra est fortement ressentie par la population ouvrière.

Vers 1880, l'installation des Entrepôts de réparations de wagons de la Compagnie des Chemins de Fer de l'Est provoque un véritable boom démographique et la petite ville devient un Centre industriel qui ne cesse de croître jusqu'en 1975, date à laquelle la récession économique commence à se faire sentir.

On remarquera que, si la guerre 14-18 n'a pas eu d'influence notable (les « Ateliers » ont importé de la main-d'œuvre pour produire des obus), celle de 39-45 a provoqué un effondrement considérable de la population ouvrière.

N.B. Pour une bonne lecture du diagramme les chiffres portés au long de la courbe donnent le nombre d'habitants. Pour le XVIIIe, le chiffre suivi de la lettre F indique le nombre de feux. Selon les données habituellement admises nous avons rétabli le nombre d'habitants en considérant une moyenne de 4 personnes par feu. Cela peut surprendre quand on sait qu'une famille avait couramment 8 à 10 enfants mais il faut aussi savoir que les familles au sens commun du terme étaient peu nombreuses au regard du nombre d'habitants par suite d'un déséquilibre sexuel important. Ainsi en 1725 il n'y avait que 227 filles pour 651 garçons, en 1726, 223 filles pour 684 garçons et en 1789, seulement 220 femmes pour 750 hommes !

Toutes les données sont extraites de l'étude du C.N.R.S. « Paroisses et Communes de France - Aube » 1977.



Tissus - maille

La bonneterie est, éthymologiquement, l'art de tricoter des bonnets. Le terme de *bonet* désignait une sorte d'étoffe vers l'an 1160. Le *bonnet* en tant que coiffure, n'apparaît qu'en 1401. La *bonneterie* est mentionnée au XVe siècle. Le nom de *bonnetier* a été enregistré pour la première fois en 1469. Les écrivains médéviaux, latinistes par essence, transcrivaient *abonnis.* Ce mot de latin médiéval pourrait être issu de la langue germanique mais, en fait, on ignore totalement l'origine précise de ce signifiant.

Nos lecteurs n'étant pas nécessairement **bonntiers,** selon la prononciation locale, il faut, pour la bonne compréhension du sujet, que nous abordions - très succintement - la technologie du métier car il existe deux grandes variétés d'étoffes que l'on ne doit pas confondre : le tissé et la maille. On peut aisément les reconnaître à l'œil et le fait de cette reconnaissance peut suffire à en saisir les différences de fabrication.

Voici une toile. Elle est constituée de fils multiples reliés entre eux par un fil, à la façon d'une vannerie. C'est du tissu, tissé par un tisserand sur un métier à tisser.

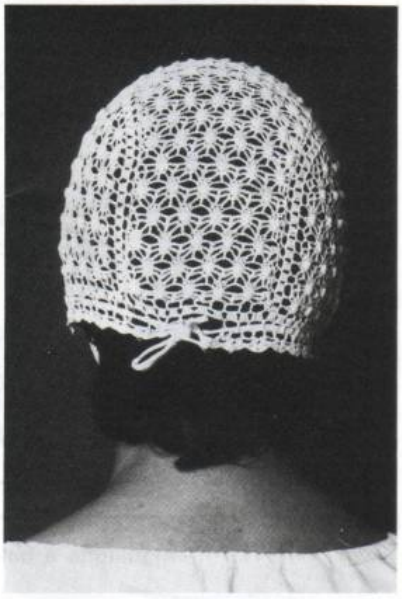
Voici du **tricot.** Il est constitué par **un seul fil** qui, rebouclé sur lui-même, forme une **maille** à la façon d'un travail au crochet. Ce tissu-maille est **tricoté** par un **bonnetier** sur un **métier à maille** dit également **métier de bonneterie.**

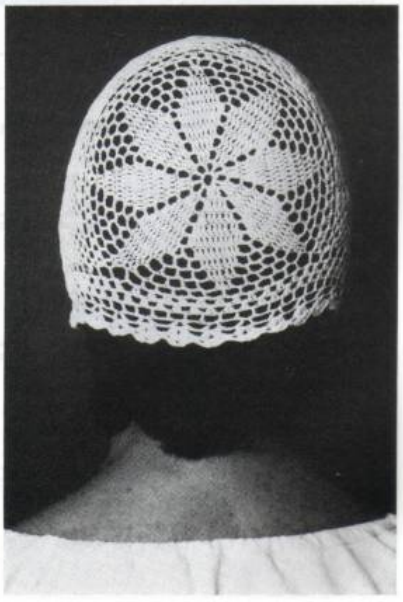
Fabrication

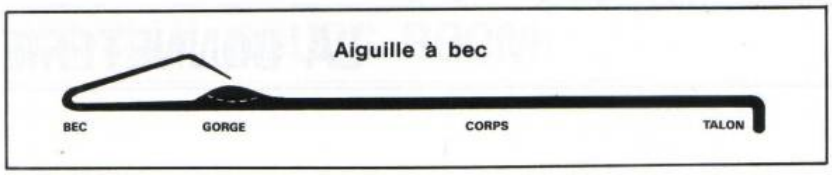
On peut fabriquer ce tricot, donc cette maille, en se servant d'**aiguilles à tricoter** (deux, trois ou quatre). On peut aussi utiliser un **crochet.** Ces deux techniques manuelles, encore courantes aujourd'hui furent seules connues jusqu'au XVIIIe siècle et remontent fort loin dans le temps puisque l'Egypte ancienne les connaissait.

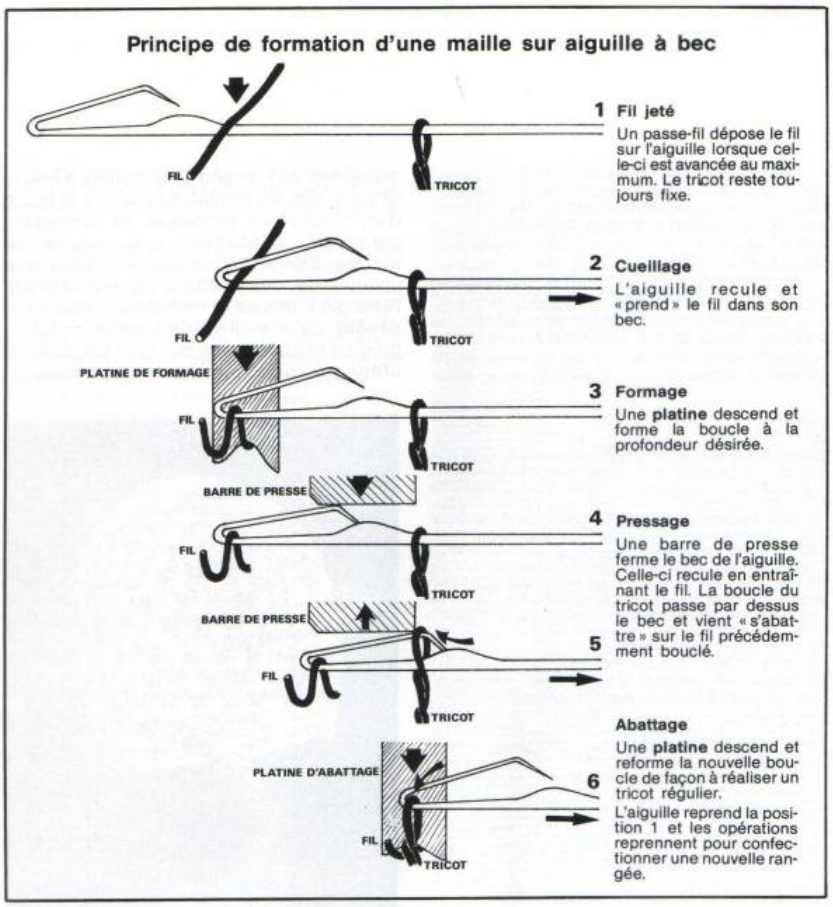
Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, l'industrie naissante ne pouvait plus se contenter d'une paire d'aiguilles-à-tricoter pour satisfaire le marché du bas. En effet, l'ancien **chals** ou **chaus** de toile du XIIe était d'abord devenu un bas-de-chausse puis, vers 1500, un bas tricoté. Ce vêtement, d'abord masculin, gagna rapidement la faveur des deux sexes et devint l'élément indispensable du costume noble et bourgeois de l'Ancien Régime.

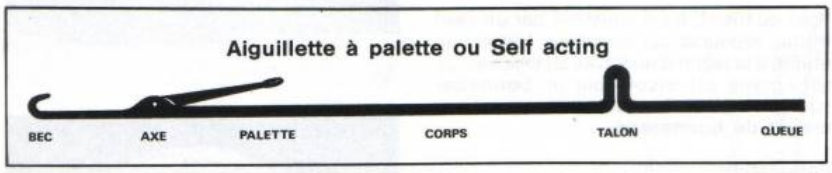
Les premiers métiers, anglais, français et hollandais, étaient constitués d'une « **mécanique** » montée sur un bâti en bois. La mécanique comprenait une « **fonture** » qui supportait une rangée d'« **aiguilles à bec** ». Chaque aiguille formait sa maille à la façon d'un crochet de tricoteuse et l'ensemble permettait « d'abattre » une rangée de mailles d'un seul mouvement. Bien que chacun de ces métiers ait été mu par l'énergie humaine et ne puisse réaliser, sur sa **tête,** qu'un seul article à la fois, ce fut un progrès extraordinaire qui, bien sûr, suscita, àl'époque, plus que des controverses...

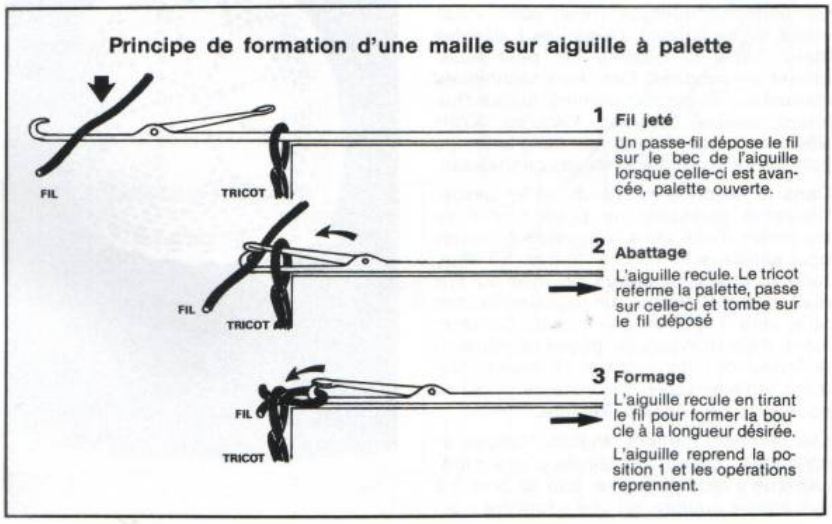












L'évolution du métier de bonneterie restera ensuite tributaire de celle de la métallurgie et des sources d'énergie. Les premiers **métiers rectilignes** ne sont que la juxtaposition des plusieurs « têtes » sur un bâti en fonte. La commande des opérations est assurée par des « cames » et l'énergie provient d'un moteur, souvent unique, qui entraîne plusieurs métiers par un système de courroies de transmission.

La découverte d'un nouveau type d'aiguille, l'**aiguille à palette** ou « *Self acting* », qui agit par elle-même, permettra de réaliser une nouvelle génération de métiers à bas « sans couture » qui transformera progressivement l'industrie bonnetière à partir de 1950.

Aujourd'hui l'électronique et les ordinateurs permettent de « robotiser » et d'accroître une production de qualité à meilleur marché. Il ne reste qu'un défaut dans la bonneterie. Ce défaut s'appelle « l'aiguille ». C'est elle qui reste la « bête noire » des chercheurs car elle limite leur désir d'aller plus loin dans la « sophistication ». Alors, à quand le tricot sans aiguille ?

Bonneterie et société

Jusqu'au XVIIIe, la bonneterie manuelle et aux aiguilles, était presque exclusivement, un métier d'homme. Cet artisanat restait généralement au sein du milieu familial. Quelques ateliers réunissaient des tricoteurs. D'autres encore allaient de ville en ville tricoter « à la demande ».

Les premiers métiers ne changèrent que lentement les habitudes acquises. Certes les itinérants disparurent pour cause, mais on continua durant tout le XIXe et une bonne partie du XXe siècle à « faire de la bonneterie » à la maison. Ce sont les métiers rectilignes dits « métiers Cotton » qui obligèrent le passage à l'**atelier** puis à l'**usine.** Nous n'aborderons pas, présentement, le travail très particulier de ces **façonniers**, à la fois paysans et bonnetiers car il fera l'objet d'une prochaine étude et nous resterons dans le cadre de l'atelier et de l'usine.

Les métiers rectilignes, apparus à la fin du XVIIIe, ne pouvaient réaliser qu'une partie de l'article : bord-côtes, jambe, talon ou pied. Par conséquence il fallait quatre métiers successifs pour réaliser une chaussette : un métier à bord-côtes, un métier à long (de jambe), un talonnier et un métier à semelle (pour le pied) donc, **quatre ouvriers.** Mais il fallait aussi compter les « **rebrousseurs** » qui remontaient chaque élément sur le métier suivant et les **couseuses** qui refermaient l'article pour en faire une chaussette entière et, mettable. Si l'on ajoute les manutentionnaires, les mécaniciens, les **bobineuses** qui préparaient les filés, les **visiteuses** qui contrôlaient les pièces, les **raccoutreuses** qui réparaient les mailles « filées », le personnel administratif, le personnel d'encadrement, etc, on peut aisément se rendre compte qu'une bonneterie comptait un personnel important.

Si la bonneterie était, à l'origine, un métier presque essentiellement masculin, l'évolution technologique du XIXe et de la première moitié du XXe en a fait une industrie à dominante féminine. La révolution technologique qui s'amorce actuellement pourrait, non pas renverser la situation, mais établir un équilibre entre main-d'œuvre féminine et masculine.

Bas et chaussettes sont constitués de plusieurs éléments. Au niveau de la cuisse, ou du mollet pour les mi-bas, se place le REVERS. Il est en double épaisseur pour un bas ou à côtes pour une chaussette. Le LONG ou TIGE habille la jambe. Autrefois, sur les bas noirs la liaison entre revers et long était établie par un ou plusieurs rangs de fil blanc. Pour l'époque ceci était un signe de qualité car cela prouvait que le bas avait été tricoté avec du fil teint et non pas confectionné avec du fil grège et passé ensuite à la teinture. Ce second procédé était réservé aux produits de moindre prix car la teinture au bain « dégorgeait » au lavage. Le même procédé du fil couleur rouge ou blanc était incorporé dans la fabrication du revers des chaussettes dites cachou pour la même raison.

A la suite du long se trouve le PIED comprenant le DESSUS, la SEMELLE, la POINTE et le TALON. Autrefois le talon était fabriqué séparément sur un métier dit **talonnier.** La **semelle** est, pour le bonnetier, le terme générique désignant la semelle proprement dite, mais également le dessus et la pointe.

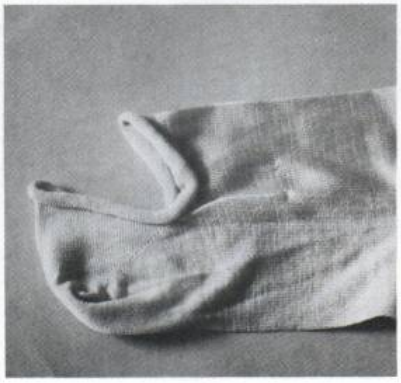
La finesse du chaussant est donnée par la JAUGE. Celle-ci indique le nombre d'aiguilles réparties sur une distance de trois pouces anglais (25,4 mm × 3). Le bas sera donc d'autant plus fin que le nombre mentionné sera élevé (40 fin, 12 gros, etc...).

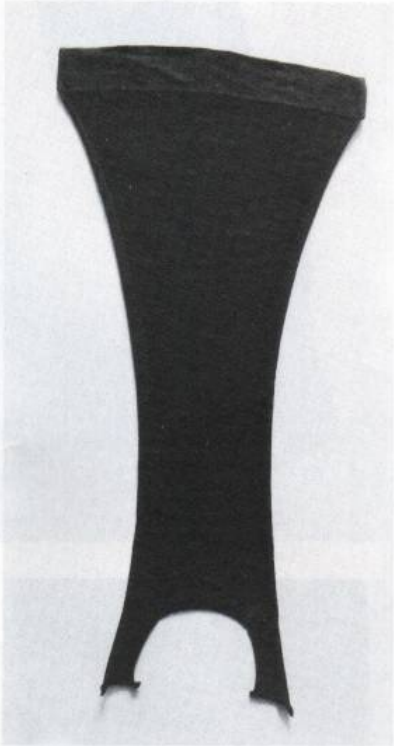
Chaque opération, revers de la chaussette, long, semelle est conduite par un métier rectiligne différent. Les éléments de l'article sont donc transportés de l'un à l'autre. Cette opération donne lieu au **rebroussage** qui consiste à remonter, maille à maille, l'article sur les poinçons d'une griffe puis à reporter ce rang de mailles sur les aiguilles de la **fonture** du métier.

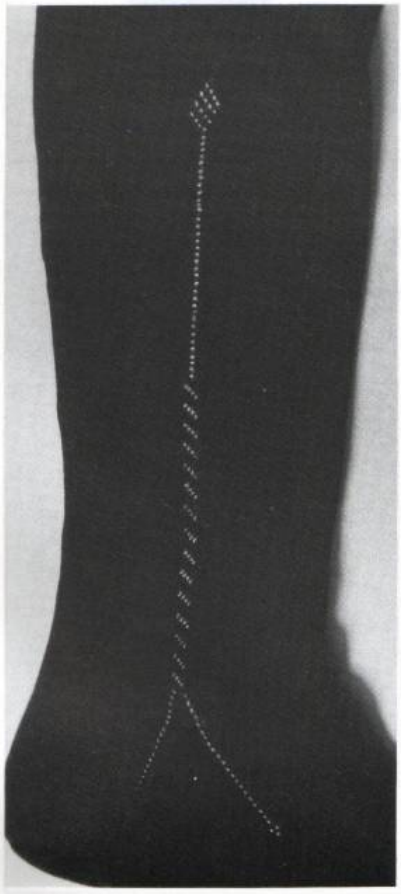
Bas et chaussettes étant fabriqués « à plat » devront ensuite être **remaillés, cousus, formés** et **apairés** avant d'être commercialisés.

Les illustrations montrent, à gauche, un **bas noir d'époque 1900.**

On distingue nettement les filets blancs situés entre le revers double et le long de jambe. A droite et en haut un **long de bas noir** *« tombé de métier » permet de distinguer, à la partie inférieure les deux petites « ailes » qui sont appelées à former le talon. A droite et en bas il s'agit d'une* **chaussette cachou** *qui est « tombée » d'un métier à semelles. L'article, à plat, devra, pour être fini, passer au remaillage et à la couseuse. Au centre, un* **bas de fil grège** *montre sa pointe non encore remaillée.*







Les bas de femme suivent la mode certes, mais ils sont aussi fortement influencés par la technologie. Ainsi, en 1985, les bas nylon ne subissent plus les multiples transformations d'autrefois. Ils sont réalisés en une seule fois sur un seul métier « tubulaire » qui tourne à plusieurs milliers de tours/minutes. Ils n'ont plus de couture mais celle-ci est parfois surajoutée pour satisfaire aux caprices du moment...

En haut à gauche voici des bas de soie, coloris gris fumé et liseret violet, réalisés vers 1950. On remarque que le revers de cuisse est très large et que le talon et la pointe sont « anatomiquement » conformés. Le côté du bas présente un motif ajouré appelé **grisotte.**

Au centre ce sont des bas de fil d'époque 1920, rayés noir, jaune, bleu et vieux rose. Revers et pointes de pieds sont en fil noir. Le revers est plus court car le bas de fil se « tient » mieux du fait de son épaisseur. Par contre il « plisse » aux jointures. Il est également moins long et n'atteint que le tiers inférieur de la cuisse.

A droite ce sont des mi-bas de fil noir de l'après-guerre 14-18. Ils sont également ornés d'une grisotte dont on peut voir le détail sur la photo ci-contre. Le revers est tricoté en fil noir avec « latex » (caoutchouc) incorporé, ce qui permet au mi-bas de « tenir » sur le mollet.

En bas de page, voici deux paires de chaussettes « cachou » qui n'ont de cachou que le nom puisque celle de gauche est grise avec des filets de revers blanc tandis que celle de droite est marron avec deux filets blancs et un filet rouge.

ROMILLY SUR SEINE

Coll. M. Camuset

Construite à l'emplacement de l'ancienne Halle-aux-grains, la **Halle-à-la-bonneterie** fut inaugurée le 18 octobre 1863. La Mairie en occupait le rez-de-chaussée en compagnie du Commissariat de Police et du Tribunal de Justice de Paix. Le chemin de fer vint. La Halle à la bonneterie perdit sa raison d'être commerciale. La municipalité prit possession de l'ensemble du bâtiment qui devint **Hôtel de Ville.** Le campanile ne fut érigé qu'en 1905/1906 pour disparaître dans un incendie le 6 juillet 1954.

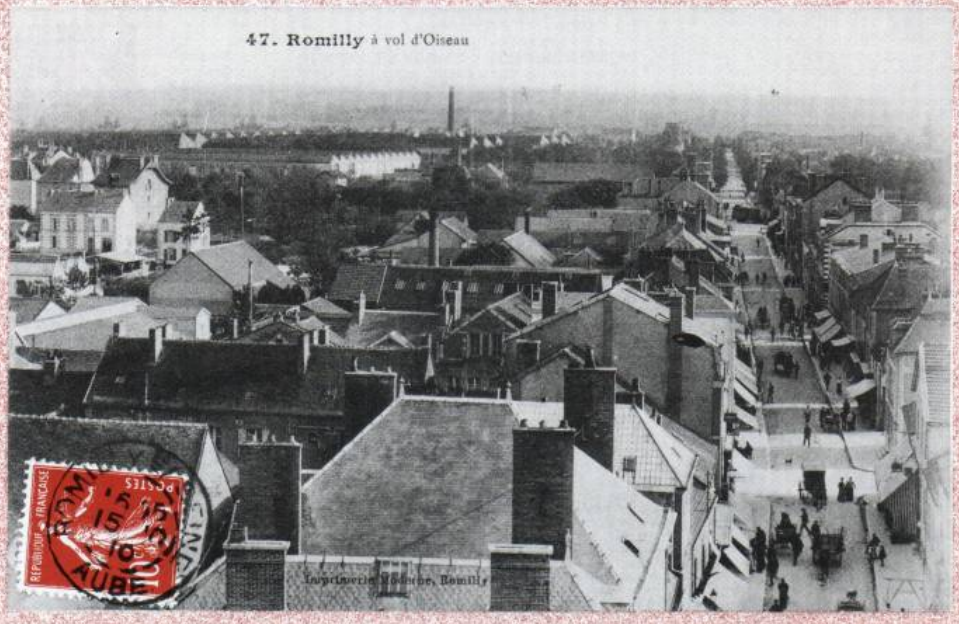
Cette photo a du être prise entre 1912 et 1914 car on y fait mention du recensement de 1911. L'horloge marque 15 h 20. Ne vous y trompez pas ! il s'agit de l'heure solaire. Pour obtenir le même cliché, il vous faudrait, aujourd'hui vous présenter à 17 h 20, en été.

Coll. M. Camuset

Sur l'ancienne place de l'Union, après la démolition de l'église, se voyaient fréquemment les « verdines » des nomades. C'est là qu'ils attiraient les Romillons pour présenter leurs tours de force, leurs jongleries ou leurs numéros de cirque... L'usine que l'on voit, signalée par sa grosse cheminée, était la seule teinturerie industrielle de textiles de la ville.

Dans l'angle supérieur droit du panorama Nord-Est on voit très nettement une cheminée qui doit indiquer une usine de bonneterie. Malheureusement il n'a pratiquement pas été possible de déterminer avec précision la raison sociale des usines qui surgissent ainsi dans les panoramas.

Coll. M. Camuset



Coll. R. Pantoli

Cette photographie de Romilly « à vol d'oiseau » ne doit rien à Icare. Le photographe s'est tout bonnement installé dans le campanile de l'Hôtel de Ville. Au centre on remarque la cheminée et la toiture d'une usine qui pourrait être celle d'un ancien fabriquant d'aiguilles de bonneterie. A l'horizon la cheminée et les toits en « Sched » signalent les immenses ateliers de la Compagnie des Chemins de Fer de l'Est, construits entre le 10 juin 1880 et le 15 octobre 1888 précisemment à l'Est de Romilly.

Dans le panorama Ouest on voit également deux cheminées d'ateliers de bonneterie. Sur la gauche la nouvelle église, située derrière l'actuel Centre des Impôts, est en construction.

Coll. R. Pantoli

Coll. Coitat

Le caoutchouc fut découvert au XVIIIe siècle mais ce n'est qu'au début du XIXe que l'on put commencer à l'utiliser industriellement. Pour être travaillée en bonneterie la gomme d'hévéa doit, après avoir subi les triturations nécessaires, être transformée en fil. Plusieurs fils de gomme sont ensuite retordus ensemble et enrobés de fils de coton. Cette couverture de coton peut être constituée par l'enroulement de 3 fils ou par tressage de plusieurs fils.

Les usines de bonneteries spécialisées dans la mise en œuvre du latex (Claverie, Boudios, etc.) étaient appelées des **caoutchoutries**. On y travaillait sur des métiers anciens de type français ou anglais à bâtis de bois. La production comprenait les articles orthopédiques, bas à varices, genouillères, ceintures lombaires, bandes ventrières et hernières ainsi que les corsets et soutien-gorge. Afin d'en rendre le port plus agréable, ces articles étaient vanisés de laine ou, pour les sous-vêtements féminins, doublés de satin, de satinette ou de coutil rose.

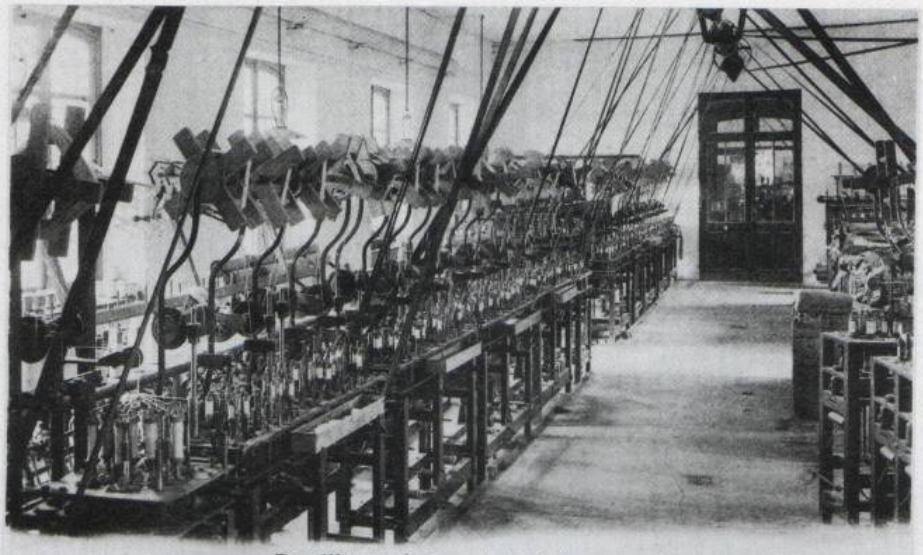
Coll. R. Pantoli

Coll. M. Camusel

Cette photo des usines Dupré en 1920 est titrée « Entrée des ouvriers ». En y regardant de plus près on constate qu'il y a là une majorité de femmes. Ce qui est tout à fait normal en bonneterie. Pourtant on remarque, au vu des cartes postales, que seuls les ouvriers « mâles » ont droit de cité. Ceci reflète une mentalité qui tient, peut-être, aux origines du métier. Le Bonnetier était un ouvrier hautement qualifié, fier de son ouvrage et bien payé. La femme était, au mieux, une tricoteuse. Dire d'elle « c'est une bonnetière » a longtemps conservé un aspect péjoratif qui la reléguait au rang des filles de fréquentation douteuse.

A la suite du déclin, amorcé vers 1949, des petites usines de façonnage, peu d'archives furent conservées. Les métiers furent mis « à la casse » et les documents passèrent au feu. Nous avons pu retrouver cette lettre à en-tête, fort bien ornée dans le goût de l'époque.

Coll. L. Vergeot



Romilly-sur-Seine — Ateliers de Bonneterie

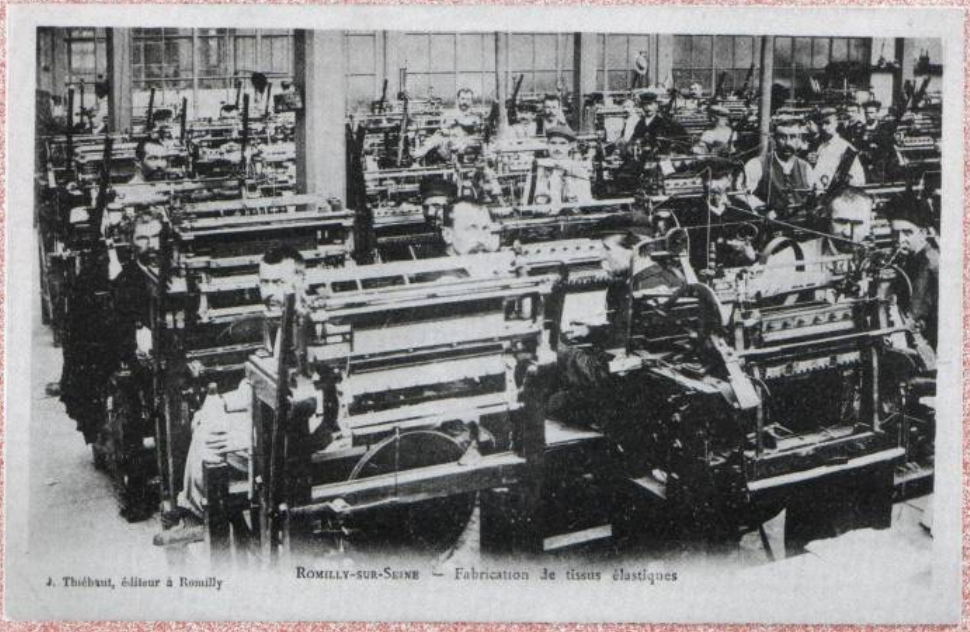
Édition Galeries Modernes

Coll. J.-M. Lenours

Cet atelier de bonneterie est, en réalité, un atelier de bobinage où l'on transfère le fil en écheveaux sur des **bobinons** de bois qui seront ensuite adaptés sur les métiers. Ces ateliers étaient essentiellement servis par des femmes et l'on pourra remarquer que c'est la seule vue exempte de toute vie humaine ! Il faut effectivement reconnaître que les **bobineuses** dont la « réputation » était bien marquée, n'étaient souvent que des femmes ou des filles pauvres, des « O.S. » à salaire souvent très bas, auxquelles venaient se mêler des « filles » en rupture de ban qui, selon l'expression du milieu, « venaient se remettre au vert ».

L'atelier de fabrication de tissus élastiques (peut-être la caoutchouterie Boudios ou Claverie) donne la vision de ce qu'étaient les ateliers du début du XIXe siècle. Il a en effet fallu attendre la seconde moitié du XXe pour que l'on invente des métiers mécaniques aptes à travailler le filé caoutchouc avec les mêmes qualités de souplesse que celles fournies par le travail manuel. Il existe cependant encore aujourd'hui des caoutchoutiers qui continuent de réaliser des articles « à la pièce », notamment pour l'orthopédie, sur des métiers similaires à ceux de la photographie.

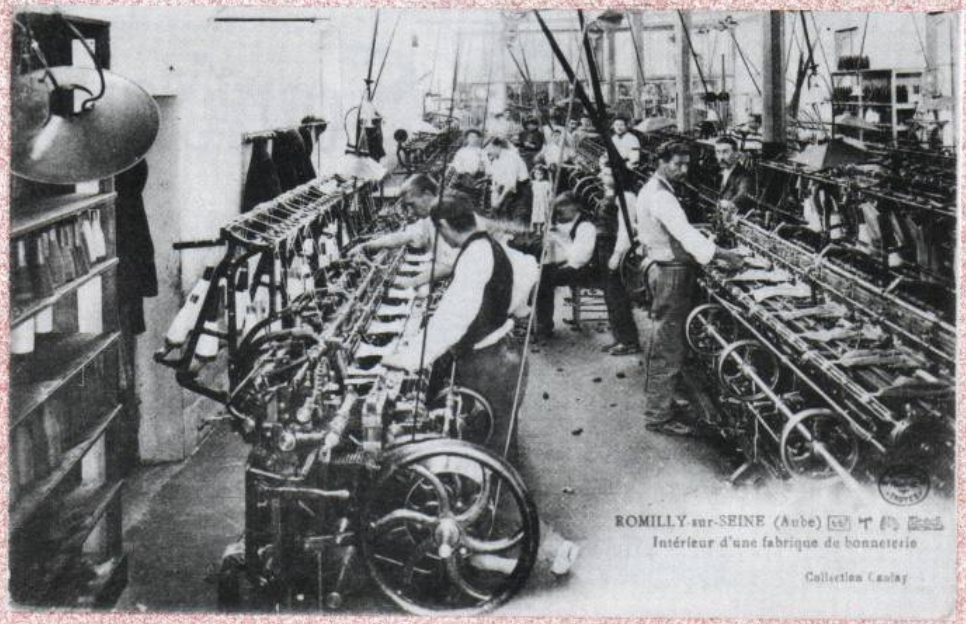
Il paraît difficile d'affirmer que ces ateliers ont été photographiés à Romilly même. Il n'y avait, pourrait-on dire, aucune différence d'un atelier à l'autre et les fabricants de cartes postales ne s'y sont pas trompés puisqu'ils n'ont pas hésité à légender ces photos de Romilly-sur-Seine, d'Aix-en-Othe, d'Estissac ou de Troyes selon leurs ventes du moment !



J. Thiébaut, éditeur à Romilly

Romilly-sur-Seine — Fabrication de tissus élastiques

Coll. Colist



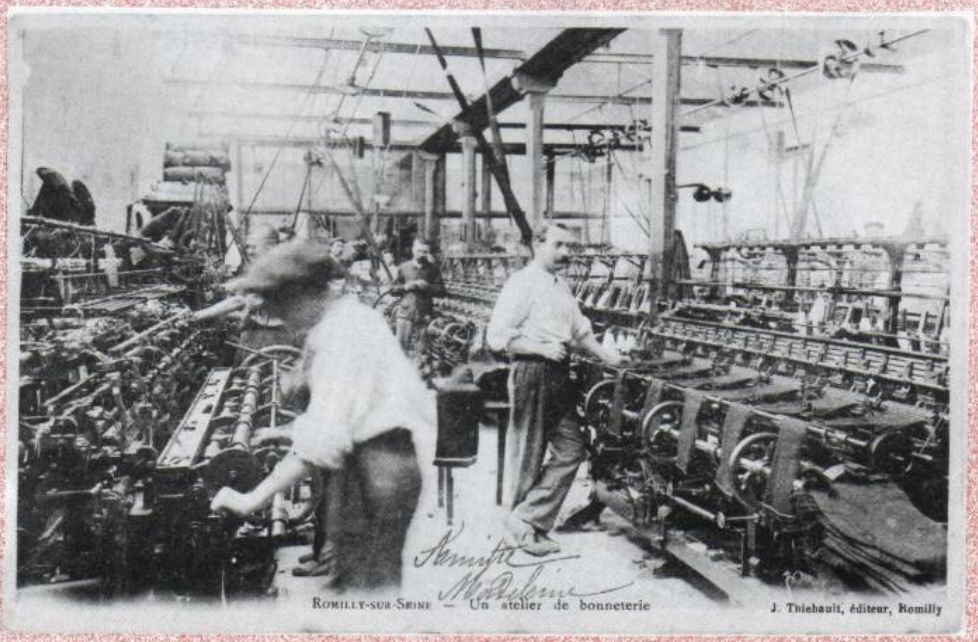
Coll. Coffat

Les métiers rectilignes de type « Cotton » semblent provenir des fabrications de la « Société Générale de Mécanique » de Troyes.

Sur la photo du haut, le métier de gauche est un « 8 têtes », soit un métier pouvant tricoter 8 articles en même temps. C'est un métier à « long de bas ». Cela sous-entend que les bords-côtes ont d'abord été tricotés sur un autre métier rectiligne ou sur un « métier Boers », puis **rebroussés** sur des griffes par les **rebrousseurs** ou **cafards.** Transportés sur ce métier 8 têtes les griffes ont réadapté le bord-côtes sur les aiguilles de la fonture. Lorsque le long, avec ses deux côtés de talon « tombe » du métier, la même opération de rebroussage est reprise pour transférer à nouveau l'article sur le métier 8 têtes « à semelle » que l'on voit à droite.

Sur la photo du bas de page on voit, à droite, un métier qui semble n'avoir que 6 têtes. L'ouvrier termine la pointe du pied de bas noirs de qualité car on distingue les rangs de fil blanc qui délimitent le revers de cuisse. A l'angle droit inférieur on voit une pile de bas noirs terminés qui vont passer dans les ateliers de femmes. Les pointes et les talons seront remaillés puis ils seront cousus sur des **couseuses à cuvette** dites **couseuses grecques.**

En vignette on voit un **cafard** au travail. Ce surnom vient de ce que l'on utilisait souvent à cette besogne des enfants d'orphelinat vêtus de noir. Par la taille et la couleur, ils faisaient penser à des blattes.

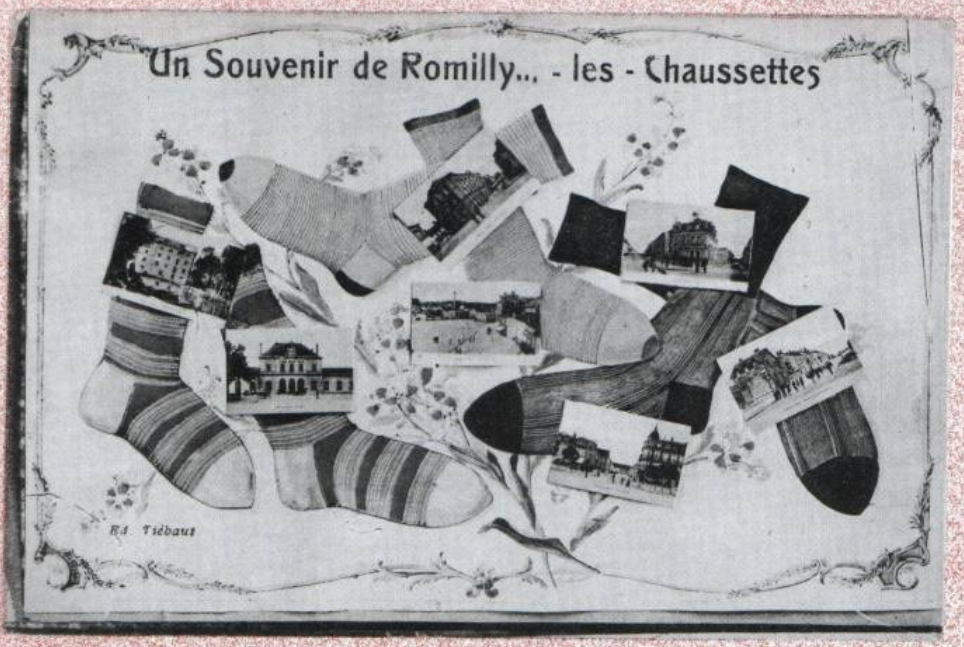


Coll. R. Pantoli

Coll. R. Pantoli

Cette revue a été réalisée avec le concours de Mlle Agnès Petermann et de MM. Maurice Camuset, Lucien Vergeot et Claude Demoizet.

Nous remercions les jeunes femmes qui nous ont gracieusement servi de modèles pour la présentation des bas.



Coll. R. Pantoli

Coll. R. Pantoli

L'iconographie est extraite des collections de MM. Camuset, Coltat, R. Pantoli, J.-M. Lenours et Vergez du club cartophile de la M.J.C. et des archives de la Safac (sauf mentions particulières photographies de Gilbert Roy).

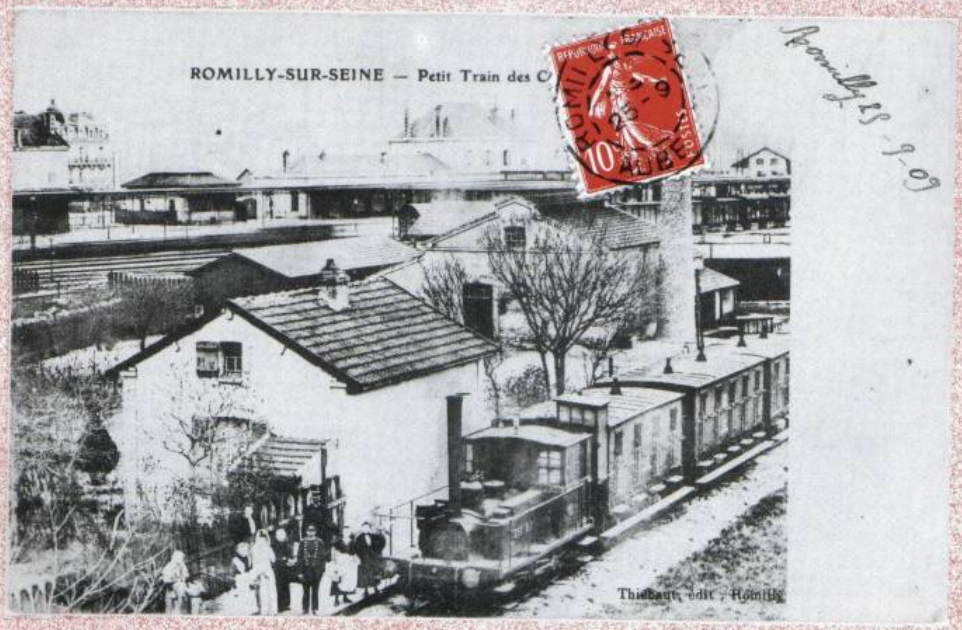
Coll. R. Pantoli

Coll. R. Pantoli

Si une franche rigolade vaut un bon beefsteack, les pauvres doivent être gras comme moines car ils se sont nourris d'humour plus souvent qu'à leur tour. Nous n'en voulons pour preuve que ce nom de PARPAING-SUR-VILLE qui fut donné à la première cité ouvrière. Construite en parpaings de ciment dans un pays qui ne connaissait que le pan de bois, la brique et le carreau de terre crue, elle devait effectivement agresser le regard. Ces cités, ancêtres de nos modernes ZUP, furent d'abord implantées pour loger les familles d'ouvriers de la Compagnie des Chemins de Fer de l'Est.

Depuis 1893, le « Petit train des Cités » effectuait la navette entre les lieux de travail et les cités ouvrières. Sa machine EST B.I. à tander incorporé avait une haute cheminée surmontée d'un pare-escarbilles. Cet accessoire de protection contre les incendies fut rapidement baptisé le « Panier à salade ».

La locomotive **type 020 T** fait partie d'une série de trois machines (EST BI / BII / BIII) construites entre 1880 et 1881 par la Sté Alsacienne de Constructions Mécaniques (anciens ateliers Koechling). Ces machines furent affectées au dépôt de Noisy-le-sec pour tracter les trains-tramway de Bondy à Aulnay-sous-Bois. La EST B I fut mutée à Romilly vers 1893. Elle était encore en inventaire en 1928. En 1938 elle passa de la Cie C.F.E. à la S.N.C.F. puis fut rayée des inventaires en 1939 et « mise à la casse » après avoir parcouru plus de 500000 km *(documentation de M.-C. Demoizet d'après Louis Bègue « La vie du Rail » et Lucien Maurice Vilain « Evolution des locomotives à vapeur des Chemins de fer de l'Est de 1853 à 1938 »).*



Coll. R. Pantoli

Coll. M. Camuset

La « Maison du Peuple » fut d'abord un café et les mauvaises langues ne manquèrent pas de remarquer que dans ce bistrot il y avait autant de « rouges » qui se cotoyaient sur le bar que sur les chaises !

Ce bâtiment fut, par la suite démoli et servit à l'agrandissement de la fabrique de bonneterie Léon Lesage. Ironie du sort ou logique des temps, ce lieu de la Maison du Peuple abrite aujourd'hui la Banque Populaire de Champagne.

Le détail de la vignette montre une voiture à bras dont les bonnetiers faisaient usage pour transporter leurs « douzaines ».

La photo carte postale du bas de page illustre les grèves de 1919 qui s'échelonnèrent du 13 mars au 12 avril. Elle a été prise lors de la manifestation du mercredi 2 avril. Les orateurs qui se trouvent à gauche du café restaurant, près du véhicule bâché, sont Le Bouillé, secrétaire des cheminots, F. Culti, secrétaire du Textile et G. Damelin, secrétaire adjoint de la C.G.T.

Coll. L. Vergez

Coll. L. Vergez

Le carrefour de la rue Victor Hugo et de la rue Carnot est éclairé par les quatre becs à gaz d'un candélabre en fonte dont le fût s'orne d'une torsade de lierre. Un bonnetier - ou son commis - tire une voiture à bras où sont empilées des « douzaines » de bas écrus. Deux cordages arriment l'ensemble qui s'élève à bonne hauteur.

La rue de la Boule d'Or présentée en bas de page a été photographiée en 1908, date certaine puisque le mur de la boulangerie sise à droite, porte une affiche donnant le classement pour 1908 des chevaux, juments, mulets et mules. Une autre affiche vante la qualité des cycles « Brion » que l'on peut se procurer à la « Maison Richard Layat ». A gauche, le restaurant « Le Lion d'Or » tenu par F. Laurain comprend écuries et remises. Il est bien précisé qu'ici on loge à pied et à cheval. Au premier plan, une femme, peut être une commerçante ambulante, pousse une voiturette à plateau contenant deux paniers à fromages.

Le campanile tout neuf de l'Hôtel de Ville - il n'a que 3 ans - indique qu'il est 11 h 22 au soleil, soit 13 h 22 de notre temps d'été. Le photographe a évidemment profité de ce que cette heure est propice pour « trouver du monde dans les rues » et a demandé à ces modèles involontaires de poser. Il a au moins l'assurance de vendre autant de photos que de personnages saisis. Ce qui paiera au moins la plaque...

La rue de la Boule d'Or est certainement la rue la plus populaire de Romilly. Elle tient son nom de la renommée de l'ancien Hôtel de la Boule d'Or. Tout au bout de la rue et à gauche de l'Hôtel de Ville se dessine la cheminée d'une usine qui pourrait être la teinturerie.

Coll. M. Camuset

Coll. G. Roy

La rue Gornet-Boivin est une autre rue chalande de Romilly. N'a-t-elle pas, d'ailleurs, son « Café du Commerce ». Il s'y cache aussi des ateliers de bonneterie. Ce ne sont ni des usines, ni des Fabriques comme l'on disait alors, mais de touts petits ateliers. Parfois une pièce du logement, la cuisine, un coin de la pièce commune, un sous-sol abrite un métier. Certes ce ne sont jamais de gros matériels, parfois un « circulaire », ou un petit « rectiligne » mais, le plus fréquemment, un métier type « hollandais » de caoutchoutier.

Ces ateliers familiaux sont ceux des « façonniers » qui travaillent « à façon » pour une entreprise locale. Nombre de femmes travaillent également à domicile. Là aussi, une « couseuse à cuvette » s'intègre - si l'on peut dire - au mobilier familial. Ce n'est que vers 1950 que ces « boutiques » s'éteignirent définitivement. Mais, encore aujourd'hui, des femmes cousent ou remaillent « à domicile ». Des livreurs apportent les « douzaines à façon » et reprennent les douzaines terminées. Cet appoint financier est souvent nécessaire à la vie familiale mais, les femmes y passent souvent bien des veilles et, quelquefois, sans « couverture » sociale...

L'Eden-Cinéma fut construit en 1913. Peu de petites villes pouvaient, à l'époque, se vanter de disposer d'une salle spécialement équipée pour le « cinématographe ». En règle générale des entrepreneurs passaient, de village en village. Ils s'installaient dans l'arrière salle d'un bistrot et là, vaille que vaille, projetaient des films dont les images dansaient au rythme syncopé des « ratées » du projecteur à arc. L'Eden faillit mourir, tué par la télévision et le manque de dynamisme des entrepreneurs de salle. Grâce à l'action conjuguée de la Municipalité et du Centre Culturel Communal, il a repris une nouvelle jeunesse depuis 1984.

Coll. M. Camuset

Coll. R. Pantoli

Saint Louis est le saint-Patron des bonnetiers romillons. Il est honoré le 25 août. A cette occasion, et jusqu'à la dernière guerre de 39-45, tout le monde prenait trois jours de congés. Les festivités commençaient le samedi avec l'élection de la Reine des bonnetiers et de ses demoiselles d'honneur. Le dimanche après la grand-messe, partant de « Chez Savary » la procession, conduite par le suisse en tenue d'apparat, parcourait les rues principales de la ville. Des jeunes filles et des fillettes en robes blanches, la tête couronnée de fleurs et tenant un bouquet à la main, encadraient les bannières et le clergé. Chaque groupe avait sa bannière, chaque usine promenant son saint-louis brodé d'or. Le défilé qui suivait regroupait les fanfares, les délégations d'usines, les enfants, les sociétés sportives, etc.

En 1947, cette fête de St Louis coïncidait avec l'anniversaire de la Libération de la ville. Ce fut la dernière grande fête... La Reine en était Mlle Marcelle Scholtés, âgée de 18 ans et employée aux Ets Dupré. Ses demoiselles

Coll. J.-M. Lenours

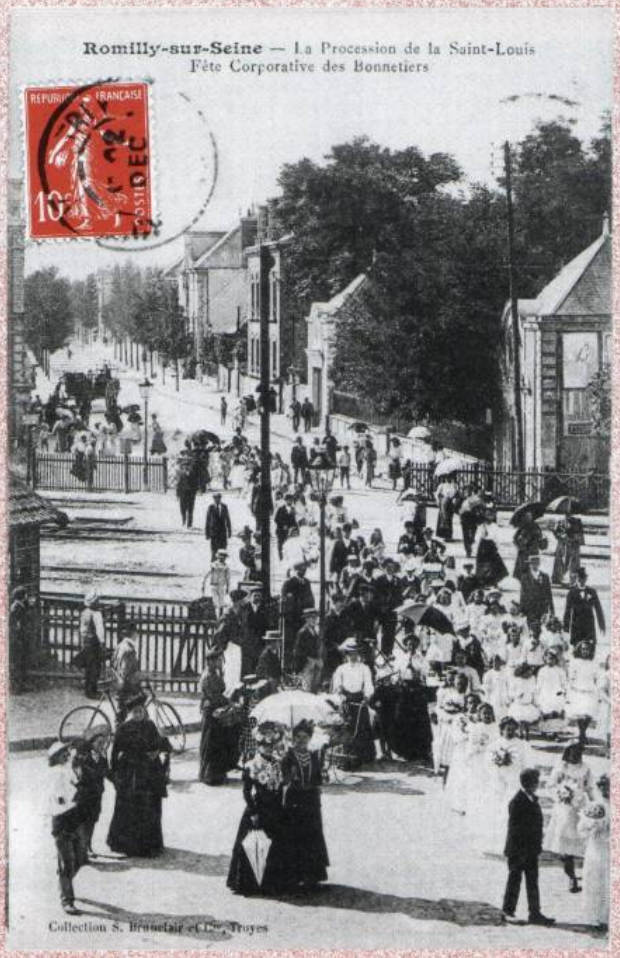
Coll. Coffat

d'honneur, Denise Heitzler, 19 ans et Claudine Dehut, 18 ans, appartenaient respectivement au personnel des Ets Boudios et Dupré.

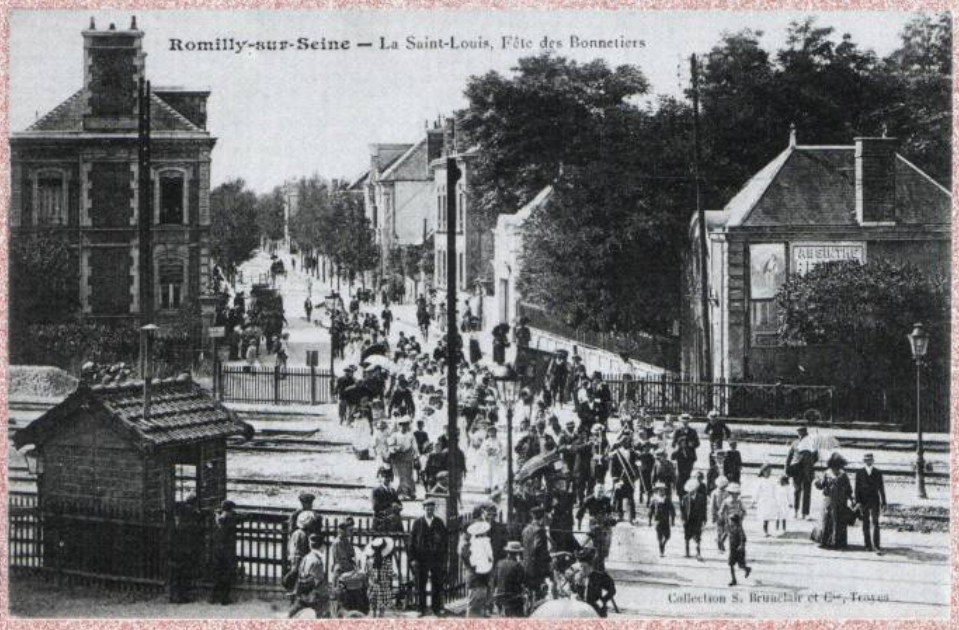
L'après-midi, s'organisaient des jeux, des courses en sacs et, le soir, le bal « battait son plein » sur la place. Le lundi chacun se remettait de ses fatigues...

St Louis a été choisi comme protecteur pour trois raisons. La première est historique : En 1258, Louis IX nomma prévot de Paris Etienne Boileau qui rédigea le **Livre des Métiers.** A la mort du roi, la plupart des corps de métiers — dont les bonnetiers — le prirent pour Patron. La seconde tient de l'imagerie populaire : St Louis partant aux croisades était représenté avec une cotte de mailles. De la maille de fer à la maille de fil, le pas était aisé à franchir. La troisième enfin relève du calembour car les bonnetiers ont toujours rêvé d'avoir « *cin louis* » (cinq louis) pour faire la fête !...

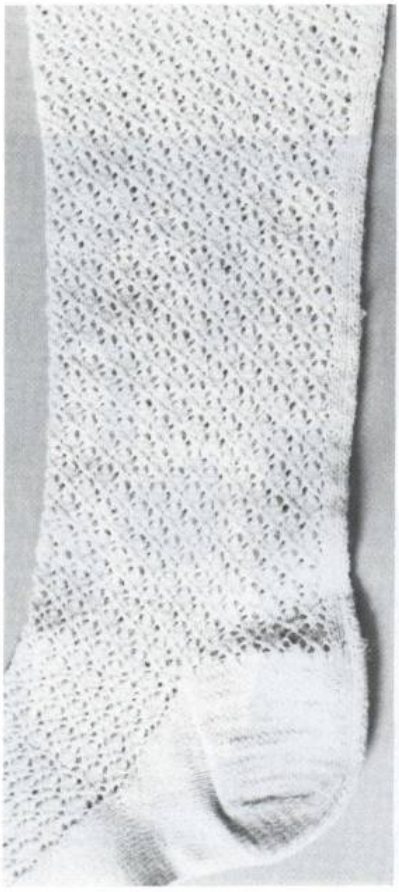
Coll. J.-M. Lemours



Coll. Collat



Coll. Collat



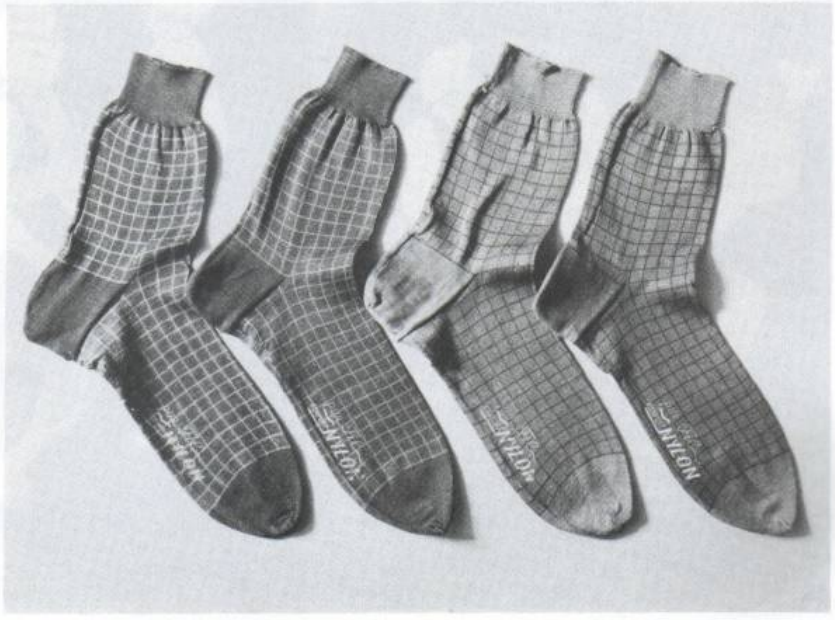
En page 10 nous avions vu des articles « récents ». Reprenons en 1920 avec la paire de bas présentée en haut à gauche. Ils sont en fil, rayés finement de noir, bleu natier, et vieux rose. La pointe du pied et la base du talon sont en fil noir. Le revers, également en fil noir s'orne d'un liseret bleu natier.

Au centre ce sont des bas de fil blanc réalisés en 1900. La pointe, le talon et la semelle sont renforcés. Le côté offre une grisotte. Ces bas peuvent se porter avec des jarretelles mais, la patte que l'on voit sur le côté permettait, anciennement, de les retenir au corset - ou à la taille - à l'aide d'aiguillettes nouées.

A droite, le modèle a chaussé des chaussons-à-sabots tricotés en laine brune.

Certains bas blancs étaient réalisés en motifs à jours. Le fil, très gros et la texture du tricot en font des bas très épais et « durs » à porter. On en voit un détail sur la photo ci-contre.

En bas de page voici quatre modèles de mi-chaussettes (dites aussi snobettes) réalisées vers 1950. Ce sont les premiers modèles de chaussants confectionnés en fil de NYLON. Elles sont dans des coloris brun, bleu violacé, marine et bleu « pétrole ».



LES BECUYES DE ROMILLY SUR SEINE

Directeur Bernard HAMPE,
10100 ROMILLY-SUR-SEINE

C'est en 1971 que fut créé à la M.J.C. de Romilly, la section danses folkloriques. Après un an de tâtonnement et surtout à la suite d'une série de stages organisés par la SAFAC, l'orientation « Groupe champenois » fut lancée.

Ce fut l'époque difficile que connurent tous les groupes à leurs débuts : recherches sur le costume local, recherche d'un répertoire, recherche de musiciens...

Les premières « sorties » eurent lieu en 1973. Il nous fallait alors travailler avec une bande magnétique car, bien que situé dans une ville où la musique était très développée (2 harmonies avec école de musique, plusieurs écoles d'accordéon) aucun musicien ne s'intéressait au folklore.

Petit à petit des danseurs et des danseuses prirent des instruments de musique en mains. Bien que ne sachant pas lire une note, fidèles à la tradition, ils apprirent à en « jouer d'oreilles ».

Le groupe fut toujours un « groupe jeune ». Bien que depuis ses débuts, il compte quelques fidèles inamovibles, sa moyenne d'âge reste le plus souvent proche des 18 ans que des plus de 20 ans. Ceci n'est pas sans créer des difficultés car, 18 ans est l'âge du départ en Université ou, de la recherche du travail.

C'est en 1977 que, de « section folklorique de la M.J.C. » le groupe devint les « BECUYES ».

Ce fut le début d'une période très active où, en plus des animations à la M.J.C. ou en ville, les « Becuyes » firent de nombreuses sorties à l'extérieur et mirent au point leur costume et leur forme de spectacle.

La formule retenue fut celle de suites de danses entrecoupées de chants ou de contes locaux.

Grâce à notre position en bordure du département de l'Aube, les sorties nous menèrent de l'Yonne à la Seine et Marne en passant par la Marne et l'Aube, avec un long, très long crochet en Pays de Galles, à Milfordhaven, ville jumelée à Romilly.

Si, actuellement le groupe est restreint, il possède cependant une solide équipe de danseurs expérimentés et des musiciens qui, grâce à l'action de la SAFAC dans la formation musicale, peuvent, aujourd'hui, démontrer qu'en Champagne aussi, vielles à roue et cornemuses menaient la danse.

Nos formes d'action sont multiples, de l'animation de marché, au spectacle sur scène, en passant par les animations de repas et les ouvertures de bals. Mais l'accent fut toujours mis sur la présentation de nos traditions aux personnes du 3me âge qui accueillent toujours chaleureusement le groupe car, avec elles, le « courant » passe toujours.

LA ROMILLONNE

CHANSON RÉVOLUTIONNAIRE

Refrain :

Au chant de notre Romillonne
Il faudra bien que l'on nous donne
Nos droits, car désormais personne
N'arrêtera nos bataillons.
Au nom de la classe ouvrière,
Contre le crime de la guerre
Et le fléau de la misère,
Debout, debout, les Romillons !

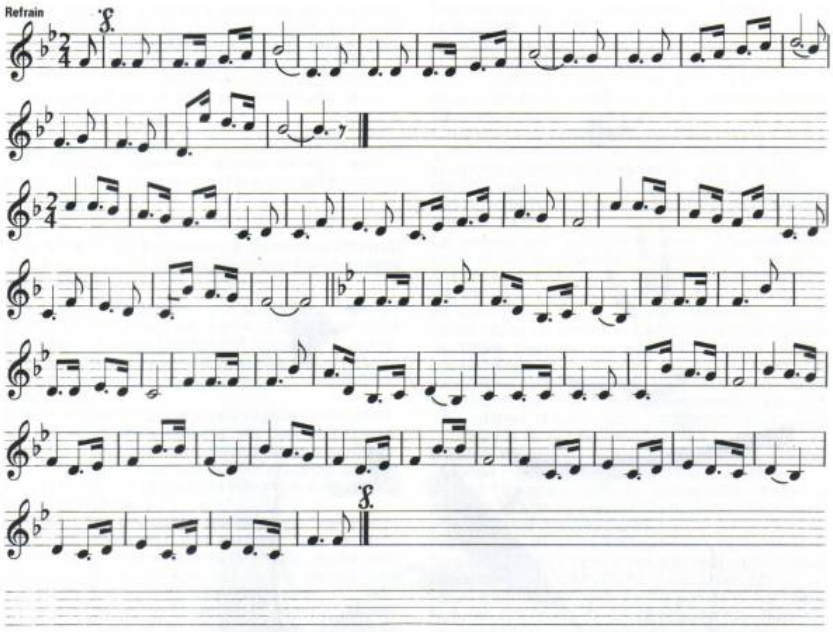
De Romilly nous sommes la phalange
Du grand Parti de tous les travailleurs
Qui va bientôt retirer de la fange
La République aux mains des exploiteurs.
Ah ! C'est assez de misère et de honte.
N'attendons pas de moment plus affreux,
Du mauvais maître il faut régler les comptes,
Emanciper partout les malheureux.

Pendant longtemps sous les coups, sous [les chaînes,
Les producteurs ont souffert de la faim,
Ils ont encor aujourd'hui bien des peines,
Le maître peut leur retirer le pain.
Les possesseurs de l'utile machine
Nous donneront de plus grands embarras,
Courberons-nous davantage l'échine,
Non, nous dirons : Cela ne sera pas !

Comme aux cités, dans la campagne on [souffre,
Excès partout d'injustice et d'impôts,
Aux Panamas ouvrant leur large gouffre
L'épargne tombe à l'appât des grands mots.
Voyez partout les gros capitalistes
Nous dépouillant de la propriété,
Allons, debout ! car les collectivistes
Vont nous donner bien-être et liberté !

O République ! Espérance suprême !
Le sang du peuple a seul teint ton berceau ;
Et le bourgeois ignoble te blasphème
Qui prend un peu de rouge à ton drapeau !
Compte sur nous, tu connais nos courages,
Nous sommes prêts, même encor à souffrir
Pour toi, pour toi, seront tous nos suffrages
Car de ton flanc sortira l'avenir.

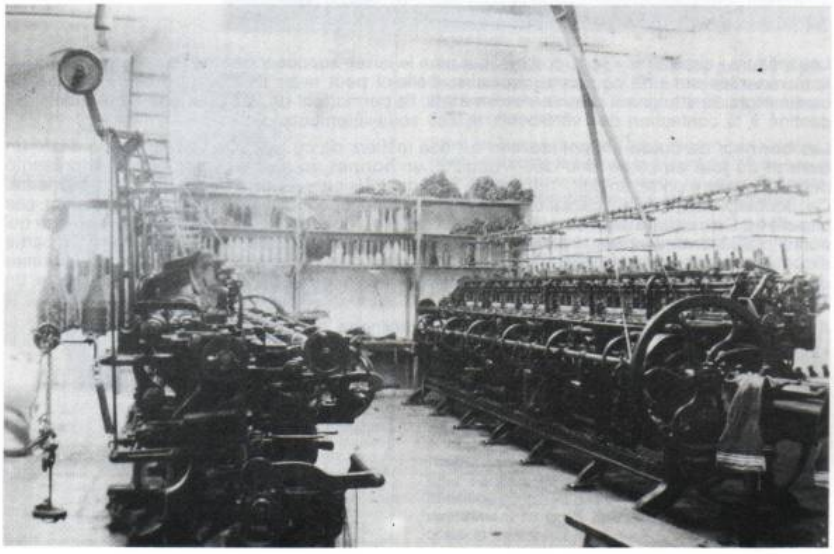
N'insultez pas la canaille qui passe
Bourgeois, il faut, même au nom de vos lois,
Vous incliner : notre parti de classe
A Romilly vous vaincra chaque fois.
Car son drapeau qui flotte magnifique
Porte ces mots : Plus d'exploitation,
Egalité, Liberté, République,
Enfin celui de la Révolution.



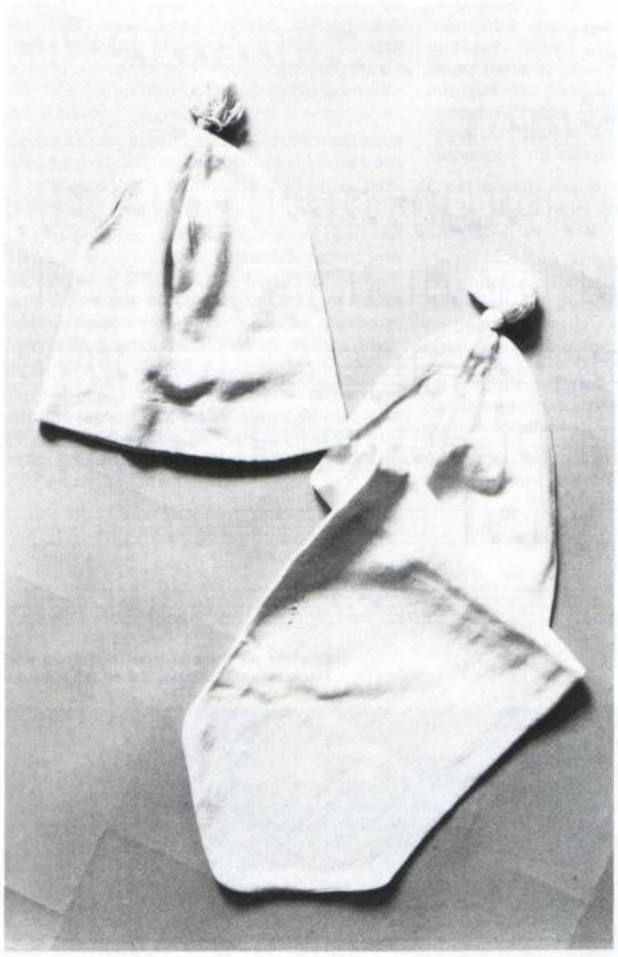
Chantée par Mme Viviane Thomas 72 ans.
Transcription musicale Claude Ribouillault.

Cette photographie a été prise en 1936 dans les Ateliers Lucien Vergeot. A droite on voit un métier (fabrication Poron à Troyes) rectiligne, 12 têtes, 24 gros, destiné à la confection des longs de chaussettes « cachou ». En bas à droite on distingue nettement la table à rebrousser. Des longs sont montés sur les griffes. Ils sont prêts à être remontés sur le métier rectiligne, semblable au premier, qui se trouve à gauche et qui va tricoter les semelles.

Coll. L. Vergeot



HUBERT, BONN'TIER CIRCULAIRE



Les métiers « circulaires » sont, comme leur nom le laisse supposer des métiers dont les aiguilles sont réparties sur une couronne circulaire. Celle-ci peut avoir un diamètre d'une dizaine de centimètres ou atteignant près de deux mètres. Ils permettent de fabriquer du « tricot tubulaire » destiné à la confection des vêtements et des sous-vêtements.

Les **bonnets de coton** étaient réalisés sur des métiers de ce type. On voit en haut à droite un **bonnet de jour** en coton bleu ciel. A gauche, un **bonnet de nuit** en coton blanc est présenté déplié. Pour être porté, on doit « retourner » la partie inférieure à l'intérieur de la partie supérieure. Ce doublage augmentait l'isolation thermique, à une époque où les chambres n'étaient pas chauffées. Ce système avait aussi l'avantage d'éviter au dormeur de « se tirer les cheveux », ce qui aurait malencontreusement interrompu son sommeil. En effet, du fait du doublage, la partie externe, celle où se trouve le pompon, pouvait tourner ou se coincer sous l'oreiller sans imprimer de mouvement à la partie interne qui coiffait la tête. Quoi qu'on en dise, ce n'est pas si triste, un bonnet de nuit !

A propos, connaissez-vous la réponse à cette devinette enfantine :
« Combien faut-il de pelotes de laine pour tricoter un bonnet de coton ? »

Mon arrière grand-père était bonnetier.

Il habitait à l'angle de la rue Gornet Boivin et de la rue Blanqui avec sa fille Eugénie.

Je ne me souviens que de la pièce principale où il passait sa vie. Au centre se trouvait le « métier circulaire ». Il mesurait environ 1,40 m de diamètre. Le tissu descendait au fur et à mesure que l'arrière grand-père Hubert tournait la manivelle du métier et que bourdonnaient les remailleuses dans lesquelles passait le fil venant des bobines haut perchées, vers le plafond. L'auge, en bas, se remplissait, petit à petit, du tissu qui s'entassait en accordéon. Quelquefois, un fil cassait et si l'arrière grand-père ne s'en apercevait pas à temps, il fallait « rebrousser » sur les aiguilles, c'est-à-dire remettre les mailles tombées à partir de la rupture.

Dans la pièce règnait une odeur indéfinissable et inoubliable pour moi. Odeur de *pafou*, petites parcelles de coton qui se déposaient un peu partout. Odeur d'huile servant à graisser quelques rouages. Odeur de jersey, comme s'appelait le tissu. Odeur de nourriture. Odeur de tabac.

Mon arrière grand-père ne fumait pas, il prisait.

Je crois que beaucoup de gens à cette époque des années 24/25 et même après usaient du tabac de cette façon. D'ailleurs à l'atelier de peinture S.N.C.F. où je travaillais à la fin des années 30, beaucoup de compagnons « prisaient » encore. Il avait une petite boîte en os, qu'il tapait contre la paume de sa main et de l'autre prenait délicatement une pincée de tabac. Je vais vous confier un secret : il m'arrivait de prendre une pièce de 5 centimes dans le porte-monnaie de ma mère pour aller chez Blavot (aujourd'hui le Chiquito) pour lui en acheter. Il fallait voir ses petits yeux malins briller, sans doute plus du plaisir du geste de son arrière petit-fils bien qu'il n'était pas riche. D'ailleurs en même temps qu'il était bonnetier, il était « concierge » du lavoir de la Montoie, à l'extrémité de l'impasse en face de chez lui, sur le bassin du vieux moulin.

Tous les matins, bien avant le jour, il allait ouvrir avec une énorme clé la porte du lavoir où déjà l'attendaient les lavandières du quartier.

Mon arrière grand-père Hubert comme beaucoup était une sorte de gai luron. Il aimait taquiner les filles, les femmes. Il leur racontait des histoires « drôles ».

Puis il revenait prendre son « petit déjeuner ». La « trempée » de croûtes de pain dans un verre à moutarde rempli d'eau de vie de sa fabrication.

Alors ensuite, reprenait la journée, le rythme régulier de la manivelle du « métier circulaire » au bruit rapide des aiguilles dans les mailleuses.

Maurice CAMUSET
Président du CENTRE CULTUREL COMMUNAL de ROMILLY-SUR-SEINE - « PATRIMOINE »

ville de romilly sur seine
conseil culturel communal

Otez ce T

Lors de l'édition d'une revue, il faut, pour satisfaire les lecteurs, faire en sorte que le texte offert soit exempt de fautes. On ne peut pas dire que ce fut le cas du numéro 90. Bien que nous ayons corrigé le manuscrit, puis l'épreuve, puis le Bon-à-tirer. Bien que nous nous y soyons mis à trois - dont une institutrice - et bien on a eu zéro en dictée... La plus belle faute, c'est bien sûr le T malencontreux qui a eu l'audace de se planter à la fin du mot SOUTIEN (T) dans notre bulletin d'abonnement 1985. Chacun de ceux qui nous ont retourné ce bulletin l'ont accompagné d'un chèque et... d'une remarque. Certains se sont contentés de le barrer d'un coup de feutre rouge ou noir. D'autres y ont adjoint une mention du genre : *Oh ! ... O ...Oh La La ! ... Hé ! 1 faute !...* Mais le prix de l'humour revient à cet ami qui a inscrit : *Meilleur sans T !!!*

Modeste, avec ça !

Nous avions mûrement réfléchi avant de modifier la présentation de FOLKLORE DE CHAMPAGNE, mais nous attendions la réaction de nos lecteurs et abonnés avec, reconnaissons-le, une certaine appréhension. Nombreux sont ceux qui, de toute la France, ont accompagné l'envoi de leur abonnement d'un petit mot :

Mourmelon le Petit. *Toujours un grand merci.*

Ervy le Châtel. *Mon abonnement de soutien pour vous encourager à poursuivre, un abonné depuis le N° 3.*

Thomery. *Avec mes félicitations pour la revue.*

Roquefort la Bedoule. *En souhaitant de tout cœur que votre intéressant bulletin continue sa parution, toujours accompagnée de souvenirs émouvants.*

Le Chesnay. *Félicitations pour votre remarquable revue que je m'efforce de faire connaître, et qui est très appréciée par ceux qui, bien qu'éloignés de la Champagne, se sont abonnés.*

Nogentel. *Bravo pour la nouvelle présentation de la revue.*

Vertus. *Mes sincères félicitations pour la qualité matérielle et intellectuelle du N° 90.*

Dolaincourt. *Mes compliments pour le bulletin N° 90.*

Courteranges. *A mon gré, je ne digère pas le format « commercial » pour une telle revue.*

Bordeaux. *La plus belle revue régionale d'Arts et Traditions populaires ! Certainement... Ne possédant pas de publication comparable pour l'Aquitaine, vos études nous apportent beaucoup d'enseignements malgré nos différences de régions.*

Châlons sur Marne. *Le dossier sur les coqs est fort bien bien fait, en particulier l'historique de leur fabrication et les reproductions des exemples déjà connus dans l'Aube. Bons vœux pour ce nouveau départ.*

Longeville sur Mogne. *Bravo ! avec mes très vives félicitations pour cette nouvelle présentation.*

Cormontreuil. *Compliments pour votre nouvelle revue.*

Eclaron. *Bravo pour votre nouveau format.*

Paris. *Bravo pour la nouvelle présentation de la revue et couverture du dernier numéro.*

Bref ! Que c'est dur de vouloir rester modeste...

L'Oeuf à la Lorraine

Dans notre revue N° 90 « Le coq de clocher », j'avais eu l'audace de conter une de ces histoires où les Champenois prenaient pour cible leurs voisins Lorrains. Prudent - on ne sait jamais de nos jours n'est-ce pas - j'y avais adjoint une petite note. Par contre je n'avais pas songé à vérifier notre fichier « Abonnés » ! Voici ce qui m'est parvenu :

La Lorraine que je suis a apprécié la petite histoire du bas de la page 12, colonne centrale, et encore plus la note 12. Bien sûr ! Défi relevé pour l'invitation à ma table si d'aventure vous passez, ou voulez-vous faire spécialement le déplacement ? Et bravo pour la revue de plus en plus abondante !

Et Pan ! Sur le bec !

Merci, amie de Lorraine, votre humour nous ravit et nous serons également heureux de vous avoir à notre table si vous venez faire un petit tour en Champagne.

A la Maison du Bûcheron à Germaine (Marne) du 16 mars au 30 juin, exposition « Re-connaître les arbres ».

Les arbres sont souvent nos auxilliaires dans les décors urbains, nous les prions de dispenser leurs bienfaits : ils nous prodiguent leur ombre, ménagent des coupures vertes, assurent notre intimité et l'alternance de leurs couleurs marquent les saisons.

Bref, nous demandons à des végétaux d'humaniser nos villes. Mais, comme des parents pauvres, nous les confinons dans les espaces marginaux, les alignant avec quelque raideur et les bousculant dès qu'ils gênent un peu (en ville et plus encore en zones cultivées).

En forêt, c'est une autre affaire : les arbres y sont chez eux, entre eux, et c'est avec une certaine timidité que l'homme aborde ce fouillis végétal, mal connu, rares sont ceux qui osent perdre leur voiture de vue lors de ces excursions.

Au non initié, la forêt apparaît comme un lieu sauvage, même si le travail humain y crée un ordonnancement visible. La variété des formes, des couleurs, des motifs submerge les sens du promeneur et c'est là tout son plaisir, là où cette variété a disparu point de charme à se promener : flâne-t-on dans une peupleraie ?

N'est-il pas dommage, cependant de limiter son plaisir à cet abandon dans l'inconnu ? Car cette vision béotienne est riche d'équivoques et de méprises : la forêt de nos régions n'est plus naturelle depuis longtemps. Les espèces ne s'y répartissent pas au hasard et ne sont pas indifférentes les unes des autres. La forêt n'est pas une jungle, c'est une société régie par des lois physiques et biologiques très strictes, sans oublier la loi économique qui oriente son devenir.

Si l'on souhaite y comprendre quelque chose, une foule d'interrogations surgit. La première d'entre elles est simple : comment s'appelle cet arbre ? C'est pour aider les promeneurs que nous sommes, à y répondre que le Parc Naturel Régional consacre sa première exposition 1985, à la Maison du Bûcheron de GERMAINE à la détermination des principales essences forestières de la Montagne de Reims.

Le visiteur est invité à acquérir vocabulaire et syntaxe de la botanique forestière. Il peut ainsi s'initier à l'observation des caractéristiques du végétal et à la démarche logique qui par synthèse de ces informations, permet d'identifier l'arbre décrit, de le reconnaître. Cette démarche logique se prête bien au langage informatique. Aussi, pourrez-vous vous exercer à l'identification d'échantillons collectés au cours de la promenade en dialoguant avec des micro-ordinateurs qui tels que des maîtres d'école vous corrigeront pour vous conduire à la bonne réponse.

D'autres questions pourront également trouver réponse : pourquoi trouve-t-on cet arbre en cet endroit ? En compagnie de quelles autres espèces a-t-il crû ? Quel âge a-t-il ? Comment se reproduit-il ? Comment fonctionne-t-il ?

Reconnaître et connaître les arbres, telle est donc l'opportunité que vous offre cette exposition, d'où son titre : RE-CONNAITRE LES ARBRES.

Pour tout renseignement, s'adresser au Parc Naturel Régional de la Montagne de Reims - Pourcy 51160 Ay. Exposition ouverte les samedi et dimanche, jours fériés de 14 h 30 à 18 h 30.

Look et Mailing

FOLKLORE DE CHAMPAGNE accueille désormais de la publicité dans ses pages. Si nous nous efforçons encore de « démarcher » en partie, par nos propres moyens, nous avons aussi recours aux agences spécialisées, ce qui est tout à fait dans la logique. L'un de nos amis nous a fait reproche d'utiliser du « franglais » dans nos rapports avec les publicistes. En l'occurence, il s'agit des mots **look** et **mailing.** Tout d'abord, que signifient ces termes en jargon de publiciste ?

Mailing : Envoi de documents publicitaires non personnalisés par voie postale, à tarif spécial.

Look : Nouvel aspect, plus moderne, offert au regard de la clientèle.

Pouvons-nous remplacer ces mots par des signifiants français ? Oui. MAIS qui les comprendra ? Car ces mots anglais trouvent leur origine dans l'ancien français !

Ainsi *look* est-il l'ancien *luque,* regard, qui a donné, dans le nord de la France le *luquet* ou œil-de-bœuf et qui se retrouve dans le verbe *reluquer.* Ce luque vient du moyen-neerlandais *locken,* regarder.

Quant au *mailing,* il est formé, comme *Mail-Coach,* du français *malle,* la *malle-poste* de 1793, le mot malle venant lui-même du germanique *malaha* et du francique *malha,* sacoche.

Alors ? Doit-on dire **luque** et **mallage** au lieu et place de **look** et **mailing ?** Personnellement je ne le pense pas. Les langues actuelles se sont constituées de termes d'origines les plus diverses. C'est par là qu'elles se sont enrichies et qu'elles continuent d'évoluer, donc de vivre. Si les Anglais supprimaient tout le « frenglish » de leur langue, ils en seraient réduits au langage sémaphore. Quant à nous, si nous éliminions l'allemand, l'anglais, l'hébreu, l'espagnol, le grec, le russe, l'arabe, le latin, l'italien, le germain, de notre langue, notre bénéfice ne serait pas énorme. Si pourtant, car en supprimant le grec, nous éliminerions du même coup la *xénophobie...*

LOU CÔ

FOLKLORE DE CHAMPAGNE N° 90 LE COQ DE CLOCHER ET N° 91 COQ (SUITE)

L'étude sur le coq de clocher parue dans le N° 90 de décembre 84 semble avoir particulièrement intéressé nos lecteurs. Ce dont nous sommes ravis.

M. Félicien Mizelle du Tremblay nous donne quelques expressions connues dans le Nogentais et le Hayer (Aube) :

Les poules chantent le coq. Pour une raison indéterminée leur gloussement ressemble au chant du mâle. Ce phénomène était considéré comme un mauvais présage.

Un objet fragile, placé en déséquilibre **chante le coq.** En fait le volatile n'a rien à voir avec le bris de l'objet car il s'agit là d'une prononciation fautive dûe, sans doute, à l'oubli du dialecte. L'expression originelle est **sonner l'clo** ou, selon les régions (en Haute Marne notamment) **sonner l'quio,** émettre ou risquer d'émettre un son qui indique une fêlure. Ce terme dialectal **clo** vient de l'ancien français du XIIe *clox, clos,* dérivé de *clop,* latin populaire *cloppum* de *cloppus,* boîteux.

M. Roland Louvrier d'Arc en Barrois (Hte Marne) nous signale également d'autres expressions qu'il a entendues à Semoine (Marne) :

S cacher com un mangeu d poule. Se cacher pour déguster un mets. C'est l'équivalent du boire en Suisse. L'expression peut tirer son origine des façons d'agir du renard ou des « camps-volants ».

Metteu d poule couver. C'est une autre façon de désigner l'homme qui **caissotte** (de **casse,** casserole), qui lave la vaisselle et s'occupe des affaires ménagères au lieu de s'activer à des besognes dignes de son état masculin (M.L.F. s'abstenir !?)

A Jonchery (Hte Marne), le **blin** désigne également le bouc et l'on disait **rouler les yeux smen un blin qu'on châtre** (**smen** = comme).

A Arc en Barrois, **un gosse élevé sous la beunâtre** ne vit pas dans une cage à poulets mais « sous les cotillons » de sa mère ou de sa grand-mère. Autrement dit il est trop choyé.

A propos de la symbolique du coq, M. Louvrier nous rappelle que le *basilic* est une chimère née d'un œuf couvé par un crapaud et que dans le folklore du Haut-Vivarais on brûlait un coq au-dessus d'un fagot devant la maison de la mariée.

Arc en Barrois possède deux lieux-dits avec le signifiant coq :

Champ-coq, d'origine inconnue et **Coq-plume.** Pour ce dernier, voici l'histoire que l'on conte :

Deux célibataires bûcherons de leur état baraquaient en ce lieu, dans la forêt, toute la semaine. Le samedi ils avaient l'habitude de voler un coq dans une basse-cour et, aussitôt, de s'en régaler. Et les habitants de dire - « Vlà samedi, va y avoir chez eux encore un coq plumé »...

M. Louvrier a entendu parler de la croyance qui veut que l'on suspende une poule au cou d'un chien pour le guérir de la maraude. *Feu le docteur vétérinaire Henri Lamarre de Chaumont m'a expliqué avoir infligé lui-même cette punition à son chien, sur le boulevard.*

Il nous apporte aussi un témoignage sur le **cochlet,** ce jeu qui consiste à saoûler un coq.

Ma belle-mère, originaire de Semoine (Marne) a été témoin d'une séance de coq saoûlé, à Corbières, en 1946 ou 47, par des vignerons, chez Irma Van Hoost, originaire de Sommesous (Marne).

L'endormissement des poules, tête sous l'aile et balancées, se révélant insuffisamment amusant, on saoûla un coq, d'abord avec du pain trempé dans le vin, puis à la blanche (marc).

— Alors, tout roidi sur ses pattes, il a basculé sur son cul !
— Ben, le vlà qu'est foutu, crevé !

Il fut aussitôt encrotté (enterré) dans le tas de fumier. Deux jours après, il réapparut, tout fier, sur son fumier, mais la crête et les barbillons noirs. Il ne put réussir à chanter, ni côcher. Il fut cuisiné au vin et mangé par ses tortionnaires.

Le coq avait été saoûlé sur la table de la salle à manger. Quand il tomba ivre-mort, l'épouse méridionale du champenois déclara :
— J'ai toujours dit que les gens de l'Est (de la France) sont des sauvages !...

Cette histoire vraie pourrait être rapprochée du « Conte de la bécasse » de Guy de Maupassant « St Antoine » où c'est un prussien qui joue le rôle du coq. De même la revue « Pays de Bourgogne » (cf. Lijou) N° 127 p. 376 et N° 129 p. 493, cite deux cas d'ivrognes paysans **reviqués** par enfouissement dans un tas de fumier. Le fumier serait-il un antidote à l'ébriété

A propos des **roulées,** M. Maurice Crenillier de Villy en Trodes (Aube) nous dit :

Dans ma jeunesse, ma grand-mère nous teignait des œufs avec l'anémone pulsatille qui, à Balnot sur Laignes (Aube), s'appelait **coqueret.** *Les œufs étaient teints en VERT et non en violet.*

N.D.L.R. : N'ayant pas nous même réalisé l'expérience nous ne saurions trancher entre les témoignages reçus. Etait-ce vert ou violet ? Rien n'interdit que les deux couleurs aient été possibles car il se peut que nos correspondants n'aient pas noté, dans leur enfance,s'il s'agissait d'une infusion simple ou composée à partir d'anémones et d'un autre réactif naturel créant du violet...

Manoir de Rumilly-lés-Vaudes (Aube). « Un renard a pris la poule ».

PARLERS ET TRADITIONS POPULAIRES DE NORMANDIE. N° 66 - Noël 84 - 45, rue Alexis Carrel - 50000 St Lô.

Une étude très intéressante sur *Les maux des saints*, les saints guérisseurs et les cultes qui s'y rattachent, avec les réflexions d'un médecin et d'un prêtre sur ces « thérapeutiques ». Une autre étude également bien conduite concerne le dialecte normand, sa graphie et son enseignement à l'Université.

FOLKLORE. N° 194-195 - Automne 84 - « Maison Mot » - 91, rue Jules Sanzède - 11000 Carcassonne.

Ce numéro est entièrement consacré à la première partie de l'étude *Bergers et troupeaux en Languedoc-Catalogne*. Elle comprend le chapitre *Civilisation pastorale* de J.P. Piniès et le *Lexique pastoral du Languedoc oriental* par A. Cabrol.

SEFCO. N° 125 - décembre 84 - « La Tour de Biracq » - Grandjean 17350 St Savinien.

La revue de la Société d'Etudes Folkloriques du Centre-Ouest est toujours dense et intéressante. Le sommaire de ce numéro comprend *Le jeu de la toupie dans la région de St Laurent de Jourdes, Le manuscrit de la Claye,... Pressoir et huile de noix, La Guillanneu à Chavère,...* entre autres bonnes choses.

LA FRANCHE COMTÉ. N° 23 - février 85 - 2, rue du Lys - 70800 Fontaine les Luxeuil

Ce magazine, édité sous forme d'un journal de 12 pages, publie de nombreux articles très divers, poèmes, nouvelles, archéologie, histoire locale, biographies, folklore, recettes culinaires, philatélie, etc...

MAISONS PAYSANNES DE FRANCE. N° 74 - 4ème trimestre 84 - 3 bis, rue Léo Delibes - 75116 Paris.

Difficile à dire ce qui doit retenir l'attention dans cette revue car chaque article retient, précisément, l'attention ! Le mieux est, évidemment, de la lire en entier. Signalons toutefois l'article très documenté sur *l'Habitat des îles de Basse Touraine.*

COIN-COIN. LA GAZETTE DE CHAOURCE. N° 179 - février 85 - M.J.C. - 10210 Chaource.

Ce bulletin « ronéoté » nous offre deux articles à retenir : *Mémoire d'une vie, Michel Ricard, carrier de Lagesse* et *Souvenirs de carnavals.* Il est dommage que, faute de moyens financiers, ce bulletin ne puisse présenter les photographies de qualité qu'il mériterait...

N° 180 - mars 85.

Nous avions signalé l'exposition « Métiers d'autrefois » réalisé par la M.J.C. Ce numéro lui consacre 4 pages illustrées par les élèves de 3me du C.E.S. de Chaource. Marie-France Solignac continue les *Mémoires d'une vie* avec les *souvenirs de Fernand Tribouillat, tonnelier à Lagesse* et de *Monsieur Granger, charpentier-couvreur à Balnot.*

TERRES ARDENNAISES. N° 9 - décembre 84 - F.O.L. - Quai Mialaret - B.P. 71 - Charleville-Mézières Cedex.

Toujours aussi bien conçue et toujours aussi intéressante cette revue d'histoire et de géographie locale ! Nous n'en donnerons que le sommaire car on finirait par croire que nous touchons des « royalties » ! Les chemins de fer secondaires des Ardennes, l'Institut Charles Bruneau, Montay les Linges, La vie de l'homme de Néanderthal à Dommery au Wurm III, Mai juin 68 Souvenirs, L'Affouage, La couleuvre blanche, L'espoir de Théodore Lebugle (pipier), Le corps présent (dialecte), Quand parlait la dynamite, Les monnaies ardennaises au XVIe et XVIIe, Les monnaies de Chateau Regnault, Sur les routes de l'exode, Poix Terron sous les bombes, Des Ardennes à la Vendée.

STORIA E MEDICINA POPOLARE. N° 1 et 2 - 1984 - Via Ferruccio - 26.00185 Roma (Italie).

Nous avons reçu ces deux études de la Sté d'Histoire et Médecine Populaire de Rome qui nous demande aimablement de lui adresser nos revues en échange. Ces études sont, évidemment, en langue italienne. Elles nous semblent très documentées mais, notre connaissance de l'italien étant encore plus réduite que celle du français, nous les avons soumises à l'appréciation d'une de nos adhérentes, spécialiste en la matière.

GOGUENOTTES DU PÈRE RAPAIGNOT.

Roland Louvrier, *ex-pépiniériste de Villers-le-Sec réfugié à Arc en Barrois*, est un Haut Marnais bon teint. Depuis 1973, il s'est donné pour punition de lire - aussi régulièrement qu'elle paraît - la revue « Folklore de Champagne » et, comme il n'est pas rancunier, il nous a adressé son dernier ouvrage. 224 pages de contes drôlatiques, d'histoires « en veux-tu ? en voilà ! » en langue vulgaire. Non ! Hé là ! Pas de grossièreté ! La langue vulgaire c'est comm' c'est qu'on cause, sans plus. Mais si vous voulez en savoir plus, et bien il habite *50, rue Huvig 52210 Arc en Barrois.* N'oubliez-pas d'licher l'cul du timbre avant d'envoyer vot' lett'...

LE CHASSE MARÉE. Bimestriel N° 15 - février 85 - Abri du marin B.P. 159 - 29171 Douarnenez Cedex

Une revue avec laquelle nous entrons en « service échange » à partir de cette année. Une revue de 80 pages absolument splendides sur la mer et les bâteaux. Tous les marins, tous les amoureux de la voile se devraient d'avoir le « Chasse-Marée » dans leur bibliothèque. Bien que n'étant pas nous-même spécialistes en la matière nous avons été séduits par la qualité des études et la beauté des photographies. Au sommaire de ce numéro : *La pêche en rivière de Bordeaux*, dans l'immense estuaire sauvage de la Gironde, les pêcheurs prennent aux filets aloses, pibales, maigres, et protègent eux-même l'esturgeon devenu trop rare. *Les côtres-pilotes de Rouen. Les Navires de pierre du Finistère*, une étude sur les sculptures de barques, chaloupes et scènes de pêche des églises de cette région maritime. Deux chantiers pour les bâteaux en bois, l'un à St Lunaire, près de St Malo, l'autre à Loctudy en Pays Bigouden...

BIBLIOMAX OFFICE - 7, rue de l'Enfer Chalaines 55140 Vaucouleur

Ce bibliophile nous prie d'insérer : *Bibliomax vous envoie, contre timbres-poste — à valeur philatélique, si possible — son dernier catalogue de livres, périodiques et documents.*

CAHIER DES AMIS DU VIEIL ILLE. Trimestriel N° 88 - B.P. 22 - 66130 Ille sur Tet.

Cette revue bilingue, français-Catalan, est dirigée par M. Iché. Nous y avons retenu *Le livret d'un combattant illois des guerres de l'Empire, Les Carnavals d'après-guerre.* Nos amis d'origine catalane pourront également y trouver *El peu gros* et une recette, *Les boles de picolat*, qui ressemble à notre recette des « boulettes en viandes ».

IDÉES POUR TOUS. N° 467 - février 85 - Les 4 Chemins, Boisset et Gaujac - 30140 Anduze.

La revue des Idéistes donne toujours régulièrement des comptes-rendus de multiples parutions françaises de tous caractères et de toutes idéologies. Elle mentionne régulièrement notre revue, ce dont nous la remercions vivement.

IDÉES POUR TOUS - N° 479 - Les 4 Chemins - Boisset et Gaujac - 30140 Anduze.

Cette revue hebdomadaire d'actualité sur feuilles ronéotées cite très régulièrement FOLKLORE DE CHAMPAGNE parmi les centaines de titres qu'elle signale à ses lecteurs. Dans son dernier compte-rendu M. Hervé Janvry regrette que notre revue *ne soit malheureusement plus animée par un ami idéïste.* Non, je n'ai jamais été affilié aux Idéistes. Je prise hautement la Liberté. Je respecte la liberté d'expression (Dieu merci, je suis français). Mais je ne me ferai pas Idéïste *aujourd'hui* car je déteste la flagornerie... **G.R.**

PAYS DE BOURGOGNE. Trimestriel N° 129 - 17, Bd Paul Doumer - 21100 Dijon

Au sommaire : *Poèmes pour Noël, Ecrivains bourguignons disparus en 1914-1918, La montagne de Suin, Ligny le Châtel sous la Révolution, l'Eglise romane nivernaise de Mars sur Allier,...*

LEMOUZY. Trimestriel N° 93 - janvier 85 - 13, place municipale - 19000 Tulle.

Au sommaire : *Hommage à Joseph Roux,...L'instruction primaire de 1789 à 1815 en Bas Limousin,...Les Limousins à la Grande Guerre (1914-1918),... Démographie, statistiques,...*

LE LIAN. N° 27 - janvier 85 - Bretagne Gallèse B.P. 40 - 22190 Plerin.

Revue en langue française et en Gallo, le lian nous présente un petit dossier sur *la vielle plate du Pays gallo.* C'est le modèle dit, en Champagne, « vielle de mendiant » et dont les Musées de Troyes possèdent un exemplaire de la fin du XVIIIe siècle.

LES AIGUAYÈS DE PHALCOQ

EXTRAIT D'UN MANUSCRIT DE ROLAND LOUVRIER D'ARC EN BARROIS CHAPITRE XVIII
LA REMONTÉE DU COQ GIROUETTE

Monsieur le nouveau Doyen gravit l'escalier qui mène à la tour du clocher. Les marches usées en leur milieu paraissent aussi gondolées que les toits des pagodes. Deux acolytes le suivent : Bébert et Coquelicot. Le premier avance aussi cambré qu'un porte-drapeau en proue. Le dernier serre entre les mains le précieux gallinacé dont un courant d'air fait flotter les rubans d'apparat.

Le trio débouche dans la loge du sonneur, sorte de balcon d'où il surplombe la nef aux trois lampes électriques qui pendent au plafond telles des araignées.

— Çà sent les fleurs et les fards de femmes, murmure Bébert admiratif.
L'échelle est étroite et bien raide, un peu vermoulue peut-être.
— Comment le savoir ? Elle est enduite de chiures d'oiseaux parce que le Saint-Esprit ne veut pas nous effrayer.
La petite rosace en verre blanc qui donne du jour à ce réduit n'est pas ajustée au mur et laisse passer de l'air car une simple cale en bois la maintient à peu près en place.
— Ce monocle a été insuffisamment serti. Encore un travail mal surveillé. La municipalité d'alors n'était pas aussi sportive que nous autres...
— Ne soyons pas orgueilleux, poursuivons notre Mission, ordonne monsieur le Doyen en vérifiant l'assise de la dernière échelle encore plus étroite et enfeuillée que la précédente.
— Y a les mêmes dans les sous-marins.
— Ou plutôt les égoûts. Çà flaire la bio-masse, rétorque Coquelicot en examinant sur le plancher un cadavre tout ébouriffé de moineau, léger comme un pompon. Encore un méfait des pesticides !
— Vous qui jasez sur tout, dites-moi donc quel est le rapace qui a dégobillé cette pelote, interroge Bébert en montrant un angle du cabanon.
Là, entre une grande plume d'oie blanche et une ficelle lovée, gît une boîte à sardines dont le couvercle est roulé en volute serrée.
— Mon cher, l'écologie a aussi ses mystères... L'Aumonier, toujours premier de cordée pose les pieds sous les cloches, en plein vermicelle blanc marbré d'indigo, rejeté par les oiseaux qui fréquentent ce Haut-Lieu.

Sur les pavés de la cour, un souffle roule un duvet, expire : et plus rien ne vit.
Mais à l'ombre des murs, au dessus de l'âtre, un pot chantonne à longs bouillons dans une fébrile agitation, agitation de pois cassés. La lente pelle en cuivre de l'horloge, battant de-ci de-là enfourne le temps dans son coffre hanché.

Il fait bon dans la sombre cuisine où se tapit la Chifoine. Ce n'est pas la chaleur du dehors qui la met en pénitence, mais la cérémonie religieuse.

Elle devine que monsieur le curé parvenu derrière les abat-son jette un coup d'œil vers la foule massée sur la placette. Elle l'entend parler :
— Mes chers Frères, fixez votre regard à la pointe de notre clocher et aux nuages qui passent. Attendez un peu...

Quelques minutes après, des ouailles découvrent un renversant prodige.

— Tiens, dites-donc ! C'est-y à c't'heure notre patelin qui s'débine sur l'océan bleu de l'Azur qu'est le Paradis !

— Cette simple illusion d'optique vous montre, mes chers Frères, que la paroisse fait partie de l'Univers et ne doit pas demeurer fixée dans ses traditions inébranlables. N'imitez pas le lierre qui va périr dans ce coin sans espoir parce qu'il est attaché aux ruines, mais suivez les aigrettes des pissenlits, qui, nées entre les tombes, voguent au gré des vents du progrès.

— Pierre qui roule n'amasse pas mousse : eau qui roule ravine la mousse " ronchonne Breûle Enfâ.
Les acolytes penchent acrobatiquement leurs têtes à travers l'abat-son pour observer tout en bas le comportement des gens. Leur cerveau baissé, trop irrigué, devient tournis.

Bébert trépigne :
— La Parisienne !... Son panty baille !... Elle porte la tête retournée au ras des fesses, j'en vois la raie ! Miracle !

— Mes amis, seriez-vous atteints par le vercoquin ? explique le prêtre qui à son tour détaille le phénomène, puis éclate de rire :
— Vous êtes complètement miros. L'Animatrice est seulement décolletée. Elle ne vous donne pas à voir les quartiers de ses fesses, mais les bosses de sa poitrine.

Couqueroue ! Frou-froufrou !
L'immaculée colombe s'envole de la pointe du clocher.

— Oh pardon, Mon Dieu !
Monsieur le curé se signe pour s'excuser.

— Que n'aie-je pensé aux chameaux de la Sainte Palestine !

Coquelicot se désintéresse des seins jumeaux de la poitrine. Il a mieux ! Il admire par le dessous, les jupes des cloches aussi sombres que des soutanes.

— Ah combien leurs battants sont bovinement testiculiformes !

L'afflux de sang qui perturbe la tête trop penchée de Bébert, sous son intime pansement, manque. Leur espace vital devenu peau de chagrin ; les asticots mouche-du-coche se réfugient dans la sous-patte, puis la contrepatte, enfin le sous-pont, pour se nymphoser contre l'ouverture de la braguette.

— Allons, mes amis, ne nous endormons pas dans les délices de cette Capoue ! Voyez les jougs de chêne sous lesquels pendent nos cloches. Ne vous inspirent-ils donc pas, des bœufs, l'entêtement dans le travail ? Poursuivons notre mission.
Pour être plus alerte, à travers l'épaisseur de sa soutane, le prêtre remonte son pantalon, puis se ceint d'un long fil noir de téléphone, récupéré Diable sait où.
Enfin, il escalade une armature de fer pour atteindre une petite lucarne percée au ras des ardoises du toit. A ses pieds les acolytes se débattent sous une avalanche de chiures noires et de pelotes dégurgitées par les rapaces nocturnes.

— Mon Fils qu'êtes parisien, le Seigneur finira bien par vous punir davantage pour la curiosité indécente que vous me sous-portez.

— Mon Père, votre soutane nous balaie sur la figure toutes ces saloperies. Ne pourriez-vous pas vaquer en vêtements civils ?

— En vérité, je vous le dis, vous m'y verrez. Le temps en viendra.

Après une série de tractions acrobatiques sur ses abattis, le Super-Curé, tout debout, sur les bras de la croix, se redresse.

— Sacré aviateur de rien ! Fous le camp au Ciel, puisque t'as les pieds sur le palonnier et les mains au manche ; ronchonne monsieur l'instituteur-Maire Berlinoux.

Sur son seuil, la Mère Chifoine brandit son balai et à grandes claques de ramilles, rageusement, effeuille toutes les fleurs du rosier grimpant de sa voisine, trop bigote à son gré. Cerdoce, le petit chien noir à bavette blanche oriente les jumelles de son museau vers son maître. Il est si heureux de le revoir, que son moignon de queue remue. Hélas, à peine bouscule-t-il trois pétales parmi la jonchée odorante digne d'une Fête-Dieu. Quel signe serait-ce, s'il y balayait un croissant de lune ; quel miracle, s'il y dessinait une auréole de Saint-Chien ! Par un vétérinaire raciste, privé de son fouet natal, ce cabot calotin est tout juste bon pour représenter sur les armes parlantes de Phalcoq, en souvenir du saint-patron, un animal diffamé.

— Ben merde alors, le bestiau il a une crête en roue à rochet.

Personne ne relève l'idiotie, car l'assemblée nez en l'air, fait silence.

— J'vous le dis : j'entends le cliquet qui saute sur cette crémaillère, précise le forgeron.

— Hé non, pépère, c'est les chocs du cochet de cuivre trimballé entre les cloches.

Un coup de vent dans les plumes du vif coq, froufroute : puis sous les jupes des dames, taquine.

Bébert attache soigneusement l'anémoscope au bout du fil téléphonique que lui tend le prêtre devant la lucarne. L'effigie, balancée, parait encenser tout le village.

Vlà Saint Pierre qu'est devenu pêcheur à la ligne ; s'esclaffe Monsieur l'Instituteur-Maire laïc.

— Gua ! Gua ! Gr....
Cerdoce injurie les irrespectueux badauds, gratte le sol. Sous ses pattes nerveuses, des gravillons giclent.

— Holà ! Nos bas ! Nos collants ! Nos pantys !

La Chifoine se réjouit. Monsieur le Doyen a beau s'étirer autant qu'une larve de traîne-bûche dans son fourreau, se tourner tous les azimuts, il ne parvient pas à empaler la girouette. Une boursouflure dans sa poche profonde le gêne.

— Tiens ? Une bête à deux panaches ! s'écrie un gosse.

Un beau coq diapré, le seul de la basse-cour des Valérie, est venu à pas de loup arpenter dans la foule. Les plumes de son cou sont imbriquées comme les ardoises du clocher. Il frétille fièrement du plumet et des nobles caroncules.
Engoulvent, le maréchal-ferrant, roule les yeux : il s'étonne. Il les cligne : il pense. Il les rouvre : il compare. Il les referme : il calcule. Enfin, il s'esclaffe :

« *Pater noster qui est un caeli...* »

Après avoir récité un reposant « Pater » au pied de l'altier calvaire, le prêtre se fouille et s'écrie amplement :
— Pais mon troupeau ! Picore ma basse-cour ! Du geste auguste du semeur, il vise un instant le bosquet des Saccu, le Monnichon, puis répand, roses, bleues, blanches des dragées pour tous les sexes, même celui des anges.
Aussi déluré qu'un facteur devant une boîte aux lettres, Bébert pousse entre les lames de l'abat-son une poignée de capitules de marguerites.
Des bonbons tintinabulent sur les isolateurs au sommet des poteaux de la ligne téléphonique.

Maman Glorion court à sa maison contrôler si son fils inféodé est réveillé par ces sonnailles

qu'un dormeur pourrait confondre avec un timbre de bicyclette.
D'autres friandises ricochent de fil en fil et tout le village, sous cette harpe ainsi frappée, entre en vibrations.
La presque totalité des dragées choit drue comme grêle sur les carrosseries des automobiles accourues des villes pour assister à cette nouvelle animation qualifiée de « folklorique ». En cohue, ces badauds du temps libre crient, protestent et fuient se réfugier dans l'église, comme aux temps des calamités moyennageuses. Monsieur le Doyen Corvillat s'en réjouit. Mère Chifoine accourt avec son balai, son seau à crottin vide, hâtivement rincé. Elle se presse, car les glaneurs ne manquent pas. Même Nénesse, évadé de sa crèche maternelle, emplit son képi blanc étoilé d'or.

A l'ombre tutélaire des murs épais chez la sorcière, l'âtre frit et fume, tel un pétard mouillé. Le pot ne bouillonne plus. Il s'est cassé la gueule à terre. Ses pois-purée, ont giclé alentour, sur les meubles, engluant la fourrure du matou Marmitte, le détrempant autant que s'il avait jailli d'une mare asphyxiée par les algues vertes.

La souche de la cheminée parait édentée. De sa couronne, manque une ou deux briques, précipitées comme jouet de Noël, en plein sabots et mélasse. Il fut si violent, d'une dragée, le choc ?!!!

Ouah !! Grrrr !! ; Marmitte et Cerdoce se battent sauvagement.

Sur le ciel et les nuages, le Doyen allégé, aminci, dans un suprême effort, accomplit sa mission. Le coq rénové tourne au dernier vent passant. Ou presque.
— A vous seule, je vous donne ces pilules de curé après une naissance.

Nénesse se croit devenu oiseau mâle qui, pour conquérir une oiselle lui offre un nid tout fait. Il présente à la Parisienne son képi blanc déjà empli d'œufs.

— Monsieur, il n'a jamais été écrit « tu gagneras ton amour à la sueur de tes mains ! » Vos dragées en sont moites. Les sucreries m'induisent des odontalgies. Je reçois directement par les Services Postaux la pharmacie qui m'est allouée pour accomplir mes fonctions. Monsieur, partez, ou je pleure !

Clic ! Clic ! Clic !

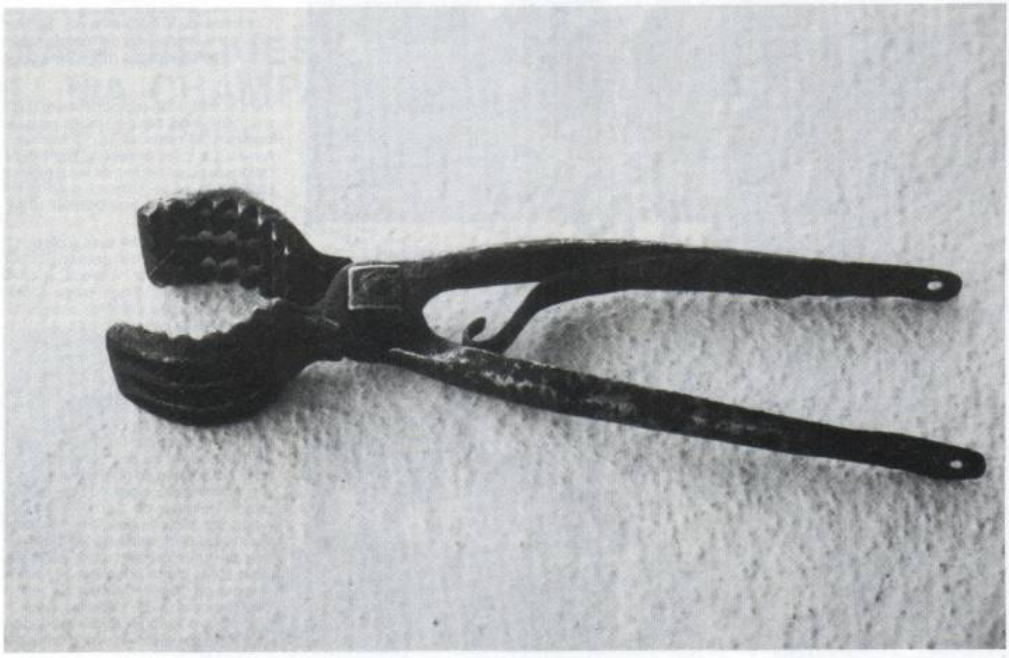
— Regardez tous, interpelle Engoulvent, et vous verrez que je vois presque le cliquet qui tape là-haut sur un rochet.

Non, l'anémoscope ne claque pas du bec. C'est une boucle métallique à l'extrémité d'une soyeuse lanière, qui flotte. Elle a été discrètement ajoutée par Bébert aux rubans de la cérémonie. Dans une semaine environ, toutes ces fanfreluches seront effilochées par les vents, la girouette aura retrouvé toute sa sensibilité, et par colis postal, sera remplacé, de l'Animatrice, le soutien-gorge, pansement redresseur.

Les légères marguerites se sont accrochées ici et là aux fils télégraphiques, s'y disposant comme des notes de musique sur une portée. La foule y solfie un cantique.

Chifoine, coléreuse, rageusement, les poteaux, ébranle. Elles changent de lignes, les fleurs. La foule déraille, entonne un « de profundis » de circonstance ; car, par une dragée tué net, il gît sur la place, le libidineus mâle des Valérie. Ainsi vient de s'accomplir le rituel sacrifice d'un coq destiné à conduire les âmes des trépassés. Monsieur le Doyen Corvillat, le préposé Nénesse Glorion, et Affutiau, ne le sont-ils pas aussi, citoyennement parlant ?

Daidatte le billebaud s'enfuit avec le cadavre comestible tenu à l'envers par les pattes. Ses plumes pendent à la façon des écailles d'une pomme de pin quand elle prédit une prochaine chute de pluie. Dans ce cas extraordinaire pourrait-il s'agir d'une pluie généreuse ou de l'ultime baignade ?



C'EST QUOI, ÇÀ ? Qui pourra nous dire à quoi correspond cette étrange tenaille que M. Gilles Fourtier a découverte dans une grange haut-marnaise ? Peut-être l'un de nos fidèles lecteurs s'est-il lui-même servi de cet outil et pourra nous fournir les détails que nous aimerions connaître...

CARNAVALS

Châlons sur Marne, samedi 16 mars, depuis le matin la neige tombe. Le froid n'en finit pas de finir. Quinze heures, les tambours battent. Venant de derrière la cathédrale, les souffl'à cul se répandent dans les rues. Comme par miracle la neige cesse. Le soleil paraît. Le froid se calme un peu. Le long cortège, qui s'est ébranlé de la place Saint-Etienne, draîne avec lui les masques, la chienlit, les enfants déguisés et heureux de vivre dans un nuage de confettis. Sa majesté Lassalle 1er, homme de paille s'il en fut, se laisse traîner sur sa charrette. La « Jeanne d'Arc », sous ses costumes de clowns, entraîne les spectateurs sur des airs spécialement écrits pour la circonstance. C'est la tradition.

Les souffl'à-cul s'en donnent à cœur joie. La spectatrice en jupe est, évidemment, la cible préférée. Avant qu'elle n'aie eu le temps de faire « Ouf ! », un jet de farine passe entre « ses gros orteils » et gicle haut, bien haut sous la jupe. Quant à celles qui portent jean's ou pantalon, elles réaliseront, un peu tard, qu'elles se promènent avec un petit derrière blanc de lapin russe...

Lassalle 1er est mort sur le bûcher du Jard, au milieu des cris de joie et de l'éclat des pétards. De ses cendres jaillira le Carnaval 1986. Merci, les « Jasées » de Châlons !

Dimanche 24 mars, il pleut sur Creney comme il pleut sur toute la France. Quinze heures, les tambours rameutent la Confrérie de Carnaval et tous ceux qui, des villages voisins, sont venus avec leurs grosses têtes, leur « mammouth » et leurs êtres étranges vêtus de peaux de bêtes. Alors les nuages s'ouvrent. Un coin de ciel bleu paraît, pas bien grand, tout juste « de quoi tailler la culotte d'un gendarme ». La pluie cesse. Près de trois mille personnes, oui, 3000, vont, durant un après-midi, accompagner au milieu des rires, de la musique, des confettis, le sieur D'Enfer Second. La Confrérie du CRAC a inové, cette année encore, en relançant l'orchestre de bigophones, ces gros mirlitons dont le son de kazou rappelle le bourdonnement d'une ruche.

Vers le soir, il fait toujours beau, D'Enfer Second, après avoir été jugé pour tous les crimes et méfaits qu'il a commis, se retrouve sur le bûcher. Bientôt, il part en fumée. La foule se répand dans la buvette, se gave de beignets ou se dégourdit les jambes dans la rotonde du bal. Et la pluie tombe, drue et froide. Qu'importe, Carnaval est mort, vive D'Enfer 1986 et bravo le CRAC.

Wassy, dimanche 14 avril, il pleut. C'est pas nouveau ! De toutes parts les carnaviaux arrivent, en voiture particulière, en car, à pieds, à cheval. Il en vient de partout. Chaque village voisin a délégué au moins un groupe. Chaque société, chaque association tient à être présente ce jour là. La cour de la fonderie, qui sert de point de rencontre, est bientôt envahie d'une cohorte multicolore. La grêle tombe. Un violent coup de tonnerre claque et fait tressauter toute cette gent carnavalesque. Et puis, doucement le ciel s'éclaire. Les nuages s'arrêtent, sans doute surpris d'être là et le soleil vient jeter un coup d'œil à la foule bariolée. Les tambours résonnent. Alors toutes les fanfares, toutes les harmonies, se déchainent. Six mille, peut être sept mille personnes se répandent dans Wassy et se jettent à la figure des tonnes de son. Encore une fois, c'est la joie, le miracle de Carnaval. Le soleil fait rutiler les costumes, dévoile des filles à demie-nues, fait grimacer les masques et rehausse les couleurs des « machurés ». Les chevaux piaffent et entraînent des cavaliers tout droit sortis d'une operette mexicaine. Les Tahitiennes d'occasion dansent autour de leur paillotte de carton. Un « goldorak » de plus de deux mètres s'anime et rentre dans la foule sous l'œil émerveillé des enfants. Les filles-de-joies venues d'un « St Denis » hospitalier aguichent les passants. Jojo le Cocu est là, lui aussi, avec sa troupe de donzelles affriolantes et dépoitraillées d'en haut comme d'en bas ! Il en passe. Il en passe. Il en repasse de toutes les couleurs jusqu'au soir. Enfin, fourbu mais ravi chacun se rend au Pont de la Blaise où la Confrérie de Wassy condamne, brûle et noie enfin le triste Sire de Carnaval. Bal, bières, sandwichs, jus de fruits et... son, Carnaval est mort. Vive Carnaval ! et vive les « Fluteaux » !

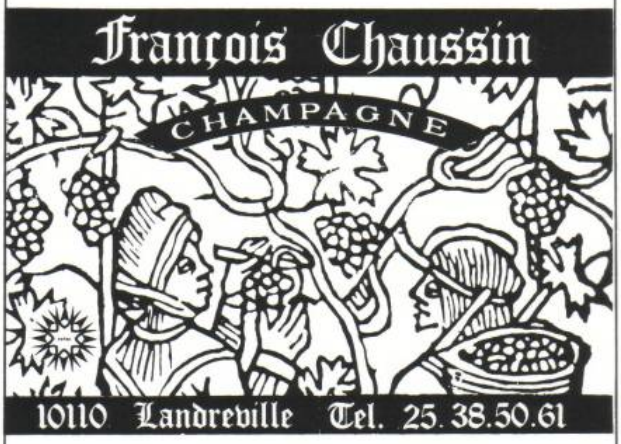
IMPRIMERIE NÉMONT

à votre service™

tout imprimé typo/offset

12 rue général de gaulle 10200 bar sur aube

téléphone (25) 27 06 27



EN FOUINANT DANS LES RÉSERVES

IL NOUS RESTE QUELQUES DISQUES DANSE ! MA CHAMPAGNE

SUPER 45 TOURS MONO
AVEC LIVRET EXPLICATIF

CHIBERLI DE LANGRES
GIGUE DE BAR SUR AUBE
PIOCHE DES RICEYS
RONDANSE DE VENDEUVRE SUR BARSE

AVEC L'ENSEMBLE TRADITIONNEL DE BAR SUR SEINE

SAFAC 4

DANSE MA CHAMPAGNE SAFAC 4

20F00

FRANCO DE PORT ET D'EMBALLAGE

Imprimé en France - Imp. Némont SA - 10200 Bar-sur-Aube - Dépôt légal 2e trimestre 1985 - Directeur de la publication Gilbert Roy - Commission paritaire n° 53035